

# L'HOMME et SA CROIX



Capitaine SIMBIKANGWA



*Pascal SIMBIKANGWA*

**L'Homme  
et  
Sa Croix**

1<sup>ère</sup> Edition, Décembre 1989

## TABLE DES MATIÈRES

a) Préface .....	7
1. Mourir à 28 ans .....	9
2. Pascal, amenyo ni amabuye .....	27
3. S'il revient Padri, acceptez le couvent .....	43
4. Si tu n'es pas mort dans un an .....	73
5. Mon ange gardien où étais-tu? .....	89
6. Mon fils tu seras infirme .....	105
7. Mes jambes sont-elles mes racines? .....	121

© Décembre 1989, « Editions de l'IMPRISCO » Kigali.  
Reproduction et traduction, même partielles sont interdites sauf sur  
autorisation exclusive de l'auteur.



*Aimer, c'est donner à celui qui doute de lui, le moyen de s'élever au-dessus de ce qu'il est, et pour cela c'est quelquefois tout simplement l'écouter, dénouer le verrou qui le bloque, panser la plaie qui saigne encore, bref, le recevoir et répondre à son attente sans jamais le démobiliser, sans jamais l'écraser de notre supériorité.*

*(Jacques Lebreton)*

Au Colonel MAYUYA — Mon Maître  
Notre miroir

A la 19ème Promotion ESM

A la 2ème Cie G Prés.

A mes frères d'arme qui ont rompu  
les rangs sans « rancune ».

A mes Parents.

A ma fille Rutege et à sa mère.

## PRÉFACE

*Né dans une famille modeste de sept enfants, trois garçons et quatre filles, Pascal SIMBIKANGWA devait naître en 1959 à Rambura où il a fait ses études primaires avant de suivre les humanités à Shyira et au Collège des Sciences de Musanze.*

*Sa vivacité le prédestinait à l'armée. Il entra à l'Ecole Supérieur Militaire en 1978 pour sortir Sous-Lieutenant en 1981.*

*Les valeurs militaires reconnues lui ont valu l'honneur d'être choisi et agréé dans la prestigieuse unité de l'armée du pays — La Garde Présidentielle —*

*Ce fut juste après avoir commandé respectivement la Brigade de Sécurité de l'Aéroport International Grégoire KAYIBANDA en 1981, et la Brigade de Sécurité Routière en 1982, les unités qui demandent beaucoup de doigté, de fermeté et donc de compétence car par de là on monte ou on descend.*

*Il était Commandant de la Deuxième Compagnie du Bataillon Garde Présidentielle au moment où dans la matinée du 28 Juillet 1986, un accident de roulage survint dans les moments les plus importants de sa vie et l'accule à se déplacer en chaise roulante à jamais! Le désespoir venait de le vulnérabiliser à son jeune âge et cherchait à l'affecter. Mais lui tel un Job ressuscité ne lâcha nullement pas. Il renforça plutôt la colère de son combat acharné dans sa volonté de vivre; et*

## PRÉFACE

*dire que sa foi en Dieu devint plus grande encore malgré cette épreuve. Il se disait que puisque Dieu venait de le tirer de cette étreinte chaude lui laissant encore une grande chance de vivre, c'est qu'il ne lui en voulait point. Il lui restait encore à faire.*

*Ce qui souvent tentait d'entamer sa foi était la question qu'il se posait au lit de malade : (...) partir loin des miens, des amis, des êtres qui me sont si chers et cela sans espoir de leur revenir malgré ma volonté ; quitter les êtres les plus affectueux alors que le moment de leur venir en aide avait sonné... C'est un assassinat le plus injuste que Dieu eût exercé sur un être humain ! Et toujours, il se trouvait une réponse — Ce n'est pas l'homme qui, dans une si grande société, croit que tous les maux ne tournent qu'en sa défaveur.*

*Le Capitaine SIMBIKANGWA passant outre toutes ces épreuves, saute par dessus cette fange de railleries et d'imprécations pour s'acharner fougueusement à lutter pour la vie. Que ne peut-on pas dans la paix et l'unité, dans la liberté et le travail, dans la fidélité et la confiance réciproque ? Ces secrets de la joie, cette marche parfaite dans le droit chemin ; ce bonheur et cette vive joie de vivre dignement malgré les vicissitudes de la vie ; cette construction d'une belle âme, joyeuse et généreuse et cet amour juste dont seul cet ouvrage peut nous ouvrir les portes, ne nous feront que délecter du meilleur nectar des plaisirs que nous avons reçus de l'éternel inconnu !*

*Bonaventure MUTANGANA.*

## MOURIR A 28 ANS

Soudain, le taxi dévie vers à gauche. Chauffeur ! Chauffeur ! Trois coups de poings à l'épaule mais l'auto continue dans sa nouvelle direction. Une clairière dans un bois d'eucalyptus, puis un arbre relativement grand au bord de la route, vise cet arbre. Comme je venais de réaliser le danger, finalement inévitable, le chauffeur ne fit rien, pourtant ses yeux entrouverts, ses bras d'éléphant semblant tenir fermement le volant, il n'avait rien vu, rien entendu, rien senti ! Plus de dix mètres après la route macadamisée pour dégringoler sur un arrachement bien abrupt sur les hauteurs de Shyorongi, juste à cinquante mètres de la route menant vers Muhondo.

C'était fini ! Fini avec moi, cinq heures trente du matin, le ciel accusait une atmosphère un peu brumeuse. La route bitumée, bien signalisée de part et d'autre de la route aide beaucoup à l'orientation des chauffeurs. A cet endroit la route était spacieuse et bonne. Enfin, on n'a pas pu percuter l'arbre, on a suivi la clairière comme si on venait de découvrir un autre chemin entre les deux boisements, dans un autre univers.

Soudain, je ne vis plus rien, je plonge dans mes rêves, je sentis que j'étais en l'air, mes deux bras tendus vers le ciel et tenant fermement je ne sais quoi. Mes jambes elles étaient parties, coupées ! Inutile de vous relater comment je devais lutter ici ! Dans cette subconscience où j'étais noyé, j'ai pensé à Dieu si bien qu'il y avait déjà plus de dix ans sans aller à la messe que lors des cérémonies de mariage des amis ou lors des enterrements. Je vis mes jambes plongées par dessus une masse de flammes à des milliards de degrés celsius ! Je me lançais alors vers le ciel, en fait j'ai volé et j'ai essayé de me maintenir en l'air au-delà du feu comme un épervier planant dans l'espace. Je commençais, incroyable mais vrai, à appeler au secours et je lançais : Père, père où est-tu ? Personne ne répond mais je continue comme si je répondais à moi-même, moi c'est fini. si possible quelqu'un peut venir me descendre ou éteindre ce feu s'il vous plaît !

Allais-je descendre aux enfers, saurais-je celui qui a refusé ? Allais-je monter au ciel, mais qui m'a-t-il exigé d'attendre ? Me posé-je aujourd'hui la question. Puis je crie à haute voix, mais où sont mes jambes ? Et pourtant, j'étais couché sur un tronçon d'arbre qui venait de déplacer ma colonne vertébrale.

Sans trop attendre, un homme arrive, je ne le vois pas, mais je l'entends, je lui dis que je n'ai plus de jambes, comme un enfant s'adressant à son papa, lui, me rassure que j'en avais. Il essaie de me prendre et me mettre aux épaules, impossible, j'étais alourdi ! Alors je pense aux morts. Je vois une affluence

de gens dans les pleurs dont mon père et ma mère, un hélicoptère... puis je finis mes rêves, l'esprit revenu, un type me prenait par les bras et m'a mis sur son dos, l'autre monsieur prit alors ailleurs, mais maladroitement il appuie quelque chose dans mon dos et je sentis pour la première fois un peu de douleur. Je réalisais par la suite que mes jambes étaient là engourdis, sans vie ... mais en place toujours.

Je me mettais à penser que si mes secouristes avaient utilisé les méthodes élémentaires de secours pour le cas d'une affectation de la colonne vertébrale, lors de mon transfert du lieu d'accident à la camionnette qui m'a conduit à l'hôpital, je ne serais peut-être pas devenu comme ça ! Imaginez-vous, avec une colonne vertébrale cassée, pour vous transporter, deux gars tiennent l'un les bras, l'autre les jambes, sans brancard, sans même des tronçons d'arbre pour maintenir la colonne vertébrale droite, mais vous tenir comme une barque ou une arbarète.

Quelques minutes pour atteindre la route macadamisée. Puis, on me dépose dans du sable, et on repart ramener les autres. Un gentil garçon qui restait à mes côtés tentait de me trouver un moyen de transport en criant au secours à tous les véhicules passant devant nous. Une voiture arrive, vers Ruhengeri, le garçon l'arrête, elle ne fait même pas signe qu'elle a vu quelqu'un ou quelque chose. Quelques instants après, une camionnette allant dans la même direction apparaît, on essaie de la stopper en criant au secours, elle s'arrête et le garçon essaie d'expliquer la situation pour convaincre le chauffeur à faire demi-tour et me conduire à Kigali. Le chauffeur refusa et conseilla plutôt de m'amener à Ruhengeri.

Cette proposition a été bien sûr déclinée. J'étais presque devenu conscient, je savais que Kigali dispose des moyens plus sûrs pour traiter des cas aussi délicats. Une demi-heure venait de passer. Une Daihatsu à demi pleine de pommes de terre arriva, le jeune homme l'arrête et explique la situation, j'essaie de crier pour le faire moi-même, en croyant que ç'aurait du poids. — Chauffeur, faites vite, je suis un Officier, le Lieutenant SIMBIKANGWA, un garde du corps! — Je l'entendis d'un ton foudroyé me répondre: « Oh! Mon Lieutenant, c'est toi, mais c'est toi qui m'as donné le permis de conduire lorsque tu étais Commandant de Brigade de Sécurité Routière. » J'ai pas pu ajouter autre chose, je recommençais à m'évanouir de nouveau.

Le chauffeur proposa à mon compagnon de me mettre dans la cabine, mais puisque j'écoutais leur conversation, j'ai pu dire à mes amis que c'était impossible, qu'on ne pouvait pas mettre dans une position assise quelqu'un de touché à la colonne vertébrale. Je leur disais qu'on ne pouvait me mettre que dans une position couchée uniquement. Or, dans la camionnette à côté de la ridelle, il y avait un peu d'espace et on s'accorda à me placer là-bas. Entre-temps, je ne pensais qu'à l'hôpital et à la mort.

Sur la route nous conduisant à l'hôpital, je ne voyais rien bien sûr mais j'ai pu capter la voix d'un des passagers au-dessus de moi qui disait: — Oh! Rien ne va plus, la vie ne vaut jamais la peine d'être vécue, mais pourquoi sommes-nous nés, combien

le Lieutenant était commando! Et voilà qu'il meurt si fatalement! Je reprenais sommeil de nouveau, j'ai eu un soupir de désolation mais aussi de joie que 28 ans passés, la paresse ne m'avait pas trop souvent habité. J'avais toujours dans mon action quotidienne, pensé à travailler, dans la sérénité, la loyauté, et le dévouement, cherchant à ce que mes fautes soient minimales par rapport à mes bienfaits. Du moins sciemment je me disais: — Est-ce que je meurs mon cœur et ma conscience tranquilles? M'étais-je jamais levé pour aller façonner les intrigues, plonger dans les bassesses ou privilégier le moi au détriment du nous? Et je meurs, après avoir appartenu à ce groupe de fainéants et d'inconséquents?

La route fut longue! On arrive enfin à Kigali, je retrouve la vue, je vois les arbres défiler des deux côtés du boulevard en sens inverse. Puis la vue redisparut subitement.

Quelques heures après, je ne sais pas si c'est l'après-midi, Aloys est venu, je le voyais, je voyais sa silhouette sans distinguer nettement ses habits et me dit que je devais partir dans la soirée pour la Belgique afin d'y obtenir des soins. Je réalisai davantage combien mes jours étaient alors comptés, il ne s'agissait que de quelques heures ou de quelques jours, devais-je penser. Mais je devais pousser aussi un soupir de soulagement car l'Europe garde encore en moi cette confiance de capable de ... et réaliser l'impossible pensée. Je commençais alors à penser à mes parents qui ne me reverraient plus, à mes frères et sœurs et surtout à la cadette Joyeuse à qui je devais encore soutien.



Cette pauvre Régine, je pensais beaucoup à elle qui dans les champs et sentiers courait, trimait tous les jours sans relâche, travaillant alors trop dur, dur encore, acceptant les humiliations de toutes sortes à la recherche du pain quotidien pour la famille ; je n'oubliais nullement pas ce Pierre dont ma présence effaçait ses moments les plus pénibles et le rendait encore plus grand. Je n'arrive pas à m'imaginer comment, on apprendra cette triste, suffocante, étouffante et engourdissante nouvelle : ma mort ! Cette nouvelle leur parviendra certainement plus comme un écrasement de la lune sur la terre ! Me disais-je.

Bonaventure était là depuis huit heures du matin mais je ne l'avais pas vu. C'est vers 18 heures 30 que j'arrivais à l'aéroport Grégoire KAYIBANDA, je ne saurais comment j'y étais arrivé, seulement je me souviens qu'on a amené ma fiancée me dire au revoir avant de quitter le centre hospitalier de Kigali et j'avais appelé Ildefonse pour le dernier mot au cas où je partais pour toujours !

Une si gentille demoiselle du nom d'Eunock m'a aidé à prier avant de prendre ambulance pour l'aéroport. Je prie Dieu pour qu'elle lui reste toujours fidèle.

Avant d'embarquer dans l'avion, un officier-médecin est venu me dire que mon cas n'est pas du tout grave du moment que j'embarquais pour la Belgique où il y a assez de moyens pour donner suite à des cas pareils. Il insista en me disant qu'il s'agissait d'une simple fracture à opérer aussitôt arrivé, cela ne

devait pas dépasser les 10 heures à compter les 8 heures de voyage aussi. Puis quelques amis me dressèrent des mots d'adieu ; on glissa par la suite le brancard sur lequel j'étais étendu dans l'avion, puis une dame blanche, docteur Nelsen, vint s'asseoir à côté de moi et me dit qu'elle venait m'accompagner durant tout le voyage. Je ne dirais pas comment cette doctoresse me fut gentille.

— Tu as été en Belgique ?

— Oui, Docteur.

— Tu as des enfants ?

— Non, mais j'en attends un.

— Alors tu as beaucoup mal ?

— Non, je ne souffre pas.

Elle plaça alors ses mains sur mon front et sur la poitrine, et me dit que j'étais bien et que tout irait mieux dans ces huit heures qui suivent. Je me plongeais alors dans cette médecine extrasophistiquée de l'Europe, aux spécialistes mondiaux de la santé et je me disais et si je... me rétablissais... Je continuais à façonner des plans chimériques pour essayer de m'apaiser l'angoisse. — Aussitôt arrivé en Belgique, tu auras les soins nécessaires, ne t'en fais pas tout ira mieux.

Puis un peu de silence, je commençais à citer des prières retenues par cœur depuis l'école primaire. Je récitais ces prières sans pour autant penser au fond à ce que je faisais.

On arrive, on est là, tu es sauvé, lança le médecin. Dire comment on a atterri, comme je suis arrivé à bord d'une

ambulance — les sirènes sifflaient presque continuellement puis on est à l'hôpital Saint-Pierre. Kigali-Bruxelles par avion — Seulement quelques minutes ! On m'installa dans une salle isolée, le médecin accompagnateur, l'adorable dame, me dit qu'elle venait de présenter mon cas aux neurologues de l'Université, et, qu'elle partait pour revenir une semaine après avant son retour sur Kigali ; elle me laissa un pot de fleurs et partit. Entre-temps, un confrère en costume noir est venu me dire bonjour. C'était un agent de notre ambassade à Bruxelles. J'ai pas attendu longtemps pour voir arriver des infirmières et des médecins, je ne sais combien a-t-on placé d'appareils sur moi pour m'examiner, à la tête, dans le nez, dans la bouche et cela pendant plus de six jours. Je vivais de perfusions. Au quatrième jour, je devais commencer à me sentir mal au dos, j'ai pensé alors que j'allais mourir après avoir trop souffert, j'ai commencé alors à refuser presque tout, mais c'était inutile car lorsque je refusais de prendre quoi que ce soit, on augmentait les perfusions et je n'avais pas de forces pour m'en débarrasser et jour après jour, les médecins me disaient que ça promettait, que je me rétablirais. Et pourtant en moi ce que j'étais devenu, ne me donnait pas le courage d'aider la médecine à me servir pleinement.

Franchement, le suicide me paraissait la seule issue restante, mais je ne disposais pas de moyens pour y arriver et je ne me fixais pas cette idée de suicide dans ma pensée profondément soutenue.

Cinq jours passèrent sans un mot d'un médecin, je les voyais venir, caracoler une ou plusieurs parties de mon corps sans mot dire et on repartait. Les infirmières rôdaient et veillaient en permanence sur moi, à côté de mon lit, ajustant plusieurs appareils... au sixième jour, vers 16 heures 30, un médecin que je voyais souvent vint me dire que les examens ont accusé une fracture de la cinquième dorsale suivie d'un léger glissement de la sixième avec contusion de la moëlle épinière. Il ajouta que dans deux ou quatre jours, il allait me faire un test complet d'évaluation de l'évolution du point de vue neurologique. Bouchés presque partout, tous les orifices truffés d'appareils... Je ne pouvais pas poser de question même si au fond de moi-même je ne voulais que savoir s'il fallait toujours espérer recouvrer l'usage de mes jambes.

La peur, l'impatience dominèrent les journées du 7 et du 8. Au début de la huitième journée, le Professeur Mertens, vint, appareils à la main, infirmières à côté, on commença par enlever les appareils installés depuis le 29 juillet. Le médecin alors me scruta des orteilles au front et il repartit. Les battements du cœur s'étaient multipliés par milliers. J'attendais le verdict final ! Je commençais à m'imaginer les conséquences d'une réponse qui me viendrait selon que mes jambes étaient irrécupérables ou pas. Pour chaque cas, j'envisageais bien sûr des plans différents. D'un côté, je m'imaginai complètement foudroyé et de l'autre je me disais que Dieu en me remettant les forces dans les jambes, aura rendu à ma famille, à mes amis et à moi-même, le grand des

mystères, le plus grand cadeau de ma vie, le cadeau qu'un père puisse offrir à son fils dans le plus grand moment de sa vie, dans les instants les plus précieux de son existence.

Le claquement des portes, le bruit des souliers des infirmières, tout cela, influençait mon rythme cardiaque, en attente du dernier mot. Soudain, vers 11 heures du matin, le médecin revint et me dit que le 10, je devais quitter l'Hôpital Saint Pierre pour Brugmann. Ce dernier est plus spécialisé que le nôtre surtout en rééducation, me dit-il.

— Mais, on ne va pas m'opérer ? demandais-je.

— Kigali a dit qu'on allait vous opérer ?

Je me suis dit : « mais ce médecin se moque du monde ! »

— Et alors quelle rééducation ?

— Nous n'avons pas envisagé de t'opérer, ce n'est d'aucune importance, il y a eu une petite contusion de la moëlle épinière qui ne nécessite pas une opération chirurgicale, expliqua le médecin. Inutile de vous raconter ce que ça m'a pris ici du temps pour analyser cette heureuse phrase — une petite contusion de la moëlle épinière qui ..., vraiment c'était merveilleux. Je ne dirais pas combien je suis redevenu gai après avoir entendu une telle parole d'un médecin, spécialiste, Professeur en plus.

— Et les examens ?

— Malheureusement du point de vue neurologique, je n'ai pas de résultats, il faut attendre encore quelques jours, voire des mois pour que les cellules se refassent, se reconstituent, on

verra, mais courage ! Je m'imagine si cette phrase ne détruit pas un peu la valeur de la précédente. Mais du point de vue neurologique... Oui il faut que les cellules se reconstituent pour cela il faut bien bouffer ! Et garder espoir, il n'y a aucune raison de ne pas croire, la situation pourrait être médicalement pas si alarmante, pensais-je.

Couché sur le dos, le médecin demande à une infirmière de me retourner vers à gauche. Mais non, une escarre ! s'exclama le médecin. Il faut le tourner souvent et commencer à le soigner tout de suite, ordonna-t-il.

Moi, une escarre, cela ne me disait rien, je ne souffrais pas du tout à cet endroit-là. Il s'agit d'une plaie due à la stagnation du sang, au même endroit s'il y a limitation ou difficulté de circulation. Depuis, on n'a plus permis que je me couche sur le dos. Je me mettais par les côtes soit à gauche soit à droite. Inutile d'avouer combien c'était pénible. Mais à côté de moi, dans une petite chambre séparée par la mienne d'une ridelle transparente, un homme très souffrant passait presque toutes les nuits à crier, on lui apportait des bonbonnes à oxygène et d'autres petits appareils de réanimation, devait nous quitter dans la soirée du 8 août, je commençais alors à m'imaginer pourquoi on avait pensé à me transférer si mon état n'était pas des plus critiques, je crus que cet endroit était réservé aux patients dont la mort était imminente.

Encore, on court, un peu partout vers la petite chambre à côté, une dame un peu d'une trentaine pleure et vient

sangloter assise à mon lit, les infirmières la prennent par les bras pour l'empêcher de m'achever. La malheureuse dame, elle, pleurait sa sœur âgée de 17 ans qui venait de rendre son âme des suites d'un accident de moto, elle avait été admise dans cet hôpital 4 ou 5 jours auparavant. Ma crainte arrivait à son paroxysme. Les amis, les connaissances qui venaient me rendre visite tous les jours me donnaient encore la force d'aimer la vie, même si ma mort à partir du 9 et cela malgré quelques bons moments de la journée du 8, me paraissait inévitable! Les nouvelles de Kigali, je les recevais par le biais de la famille Léonard, elle me disait que ma famille et les amis étaient inquiets, mais qu'elle essayait de les rassurer que tout irait mieux. Mes hommages à cette famille et à celle d'Isidore qui ont tout fait pour me reconforter durant tout mon séjour à l'hôpital jour après jour multipliant visites et soins à mon endroit.

Devant tous ces morts qui passaient devant moi, encore ces patients plus agonisants à mes côtés, je n'avais plus peur de les suivre, mais je ne voulais pas trop souffrir. Des instants, je gardais espoir, des autres, je plongeais dans le vide. Mourir à 28 ans, à trente trois jours de mariage! Sans espoir de venir pour recommencer mes rêves, toute la joie brimée car on n'en a pas eue encore, c'est le rêve brisé car c'est le début d'une marche, une marche pour la vie, un temps pour servir. Oui, on n'en finit jamais, mais c'était dans les moments les plus précieux de l'homme. Toute ma méditation reposait toujours sur le

pourquoi de ce moment précis. Au moment où je vous dis cela, je ne semble pas trouver de réponse exacte, mais tant d'interrogations donnent elles-mêmes des réponses. A toutes les questions, demandez-vous avant de répondre — Où et qui suis-je? Pour aborder le problème avec réalisme.

Partir loin des siens, loin des amis et cela contre votre gré ; quitter votre être le plus cher alors que le moment de lui venir en aide avait bien sonné. Imaginez les 20 ou 30 ans de combats acharnés pour toucher la joie, au moment où on la touche des bouts des doigts, elle se volatilise et se transforme en humiliations et lamentations! Comme attraper les crampes aux jambes à quelques centimètres de la ligne d'arrivée! Ou être coupé de vue quand la meilleure partie du spectacle apparaît! C'est l'écrasement d'un œuf au moment de l'éclosion du poussin!

L'enfant lui ne sait rien encore, il n'a rien fait ni de bien ni de mal et s'il meurt, il restera innocent. A trente ans, l'homme commence à vivre, il a le temps et les moyens de réfléchir, il a été préparé pour commencer à se réaliser lui-même. Cela lui exigera de répondre à la nature, c'est le moment de répondre à certaines questions qui se posent à ses sentiers, et de s'en poser aussi d'autres. En fait, c'est la période du choix, car dans la normale, on est intellectuellement et spirituellement préparé. Ce n'est pas le temps de rendre compte, mais n'est-il pas celui d'esquisser un débat de la vie, de donner un début d'orientation dans la socio-professionnelle et spirituelle? A un sous-officier de ma compagnie qui m'écrivait :

— Mon Lieutenant, tout le monde ici pleure que vous soyez mort dans un taxi. Avec tout ce que vous avez réalisé. Vous vous souvenez quand, lors d'une escalade au rocher, en montant sans assurance quand vous aviez lâché prise et sauté pour être retenu par un pic au milieu du rocher, vous seriez mort en héros et maintenant rien ne va. Vraiment votre accident a beaucoup déçu tout le monde.

Et mon ami de continuer :

— Regardez mon Lieutenant, lorsque le camp était dans l'insécurité totale, qui des vols d'armes, qui des démontages de pièces de véhicules, on avait fait appel à toi pour trois mois durant démanteler le réseau et ramener par là- la quiétude et la confiance aux hommes. Je me souviens, le Commandant de Bataillon a dit : Voilà un homme. Vous savez également que votre record en test de combat reste toujours imbattu ici ? Ce n'est pas du tout pour vanter vos anciennes performances. Lorsque le Commandant de Bataillon Garde Présidentielle demandait à l'Etat-Major de l'Armée Rwandaise de vous envoyer au CEEDO pour être instructeur Commando, il ne s'était pas du tout trompé, il vous voyait toujours formidable, dur et fort.

— Et si tu étais mort lors des compétitions, sur la corde ou les postes d'obstacles, ça aurait été glorieux, avec l'honneur que vous avez apporté à l'armée en faisant gagner aux hommes que tu conduisais, mais cela n'empêche, si vous vous rétablissez, vous reprendrez la compagnie.

La mémoire m'a fait revivre le moment où dans l'après-midi du 26 juillet 1986, un jour avant ce terrible 28, avec le Commandant Cdo, lorsqu'il me disait : Lieutenant, tu travailles comme nous dans le temps, l'armée a besoin de vrais commandos pour faire la relève. L'accident qui a emporté votre corps juste à quelques mètres du lieu où j'ai dû être modifié de forme, n'est que pour moi une nouvelle révélation. Votre puissance, votre force demeurent intactes. C'est votre dévouement exemplaire à la juste cause. Au travail, vous devenez un élément de référence. Au repos, vous nous inspirez attraction par souvenir ; dans nos rêves, nous vous côtoyons par symbiose. Et dans le physique, nous resterons aux côtés des vôtres.

Et le sous-officier de continuer :

— Tu sais ici la Deuxième Compagnie est franchement en deuil, on n'oubliera jamais vos cross country marathoniens ou encore les chansons de speed marche que vous affectionniez très bien :

« Zange Zange Makwela » etc.

Pour la mémoire de la deuxième compagnie :

Zange-Zange-Zange-Zangeeee...

Zange-Zange maaaa-Zange...

Zange, Zange mu Bigogwe, Zange ku rutare,

iya Nyoka, iya Boret ... Zangeeee bya ba

comando, Zangeeee ! Zangee, Zange, Zange

Kotasi-Zange ya Bengazi ... Zangeeee...

Zange Kotasi, Zange Commando .....



Makwela Andjwa-  
Makwela ... andjwa ...  
Ah! Kabera-Commando  
Andjwa Makwela  
Aaa Semutaga, Hagumimana, Hategekimana,  
Baza Commando — Aaaa Simbikangwa-Kotasi ...  
Ndungutse ....  
Narayamenye-Bizimungu-Kinyakura-Setuza  
baza Commando. Makwela .... Karugahe ....  
Commando ... Ntabakuze ...

La suite de la note du Sous-Officier ne m'était pas moins élogieuse même s'il n'y a pas de légende.

Vous vous souvenez quand on vous reprochait de travailler comme des soldats !

Alors qu'un chef pour être totalement suivi, doit être devant, être le modèle, être capable autant que faire ce peut mieux que les soldats. Dire que vous travailliez comme des soldats puisque vous n'aviez pas peur de marcher sur la poutre mains libres ou lorsque vous acceptiez de vous livrer au jeu des grenades dégoupillées comme les meilleurs « impoma »<sup>1</sup>, quoi de plus normal ? Mais, si j'avait été mort avant dans les circonstances précitées, si j'accepte le terme de mon ami, dans ces circonstances ma mort aurait eu une très bonne couverture, coloration que de mourir autrement même si les missions les plus importantes dans les services spéciaux ne sont jamais données que souvent de bouche à bouche, restent toujours moins éventées et ne touchent que généralement la sphère la

plus restreinte et de surcroît directement intéressant la vie publique en général, partant plus honorable, très exaltante, car elles offrent des éléments plus ou moins fouillés susceptibles d'aider le commandement à prendre des décisions adéquates. Et les missions les plus importantes n'apparaissent dans les journaux que quand la règle a été violée.

Et évidemment, une mort survenue dans les circonstances décrites par mon ami ne m'aurait peut-être offert qu'un autre cachet « mourir comme Bazinari »<sup>2</sup> si ce n'est simplement — c'était par imprudence ou par arrogance. Héros, on l'est toujours pour celui ou ceux qu'on a servi avec don de soi exemplaire dans les circonstances exceptionnelles où le courage, le dépassement et la doigté se sont mêlés pour arriver à la paix intérieure.

## PASCAL, AMENYO NI AMABUYE

Mon Lieutenant, on va au CTR, me dit un médecin de l'Ambassade du Rwanda à Bruxelles. C'est à 8 heures du matin du 10 août.

— CTR, c'est où Docteur ?

— Au Centre de Traumatologie et de Réadaptation.

Et, on ne revient plus ici. Un immeuble de 1938, deux étages, mais très accessible pour n'importe quel genre d'handicapés ; des ascenseurs, des voies de secours et des voies d'accès aux roulettes ...

Sur le brancard, je vis les gens circuler à l'aise dans des chaises roulantes, certains faisaient des courses compétitions. Je commençais à m'étonner de les voir courir sur les deux roues uniquement comme les acrobates. Les hommes en chaises j'en avais vus en Allemagne, en Belgique, en France mais aussi à Goma au Zaïre, mais jamais à Kigali !

Dans mon pays je ne me souviens pas avoir eu connaissance d'un cas avant mon accident ! Sinon j'étais indifférent, je n'avais pas prêté attention à ce groupe d'hommes chez moi.

On m'accueille, une jolie dame, Brichard docteur en médecine physique procède à ma scrutation puis m'envoie dans la chambre 217 au 2 b. Mais ici sauf le personnel d'hôpital et les visiteurs, le reste est soit en chaise roulante ou en lit roulant. Dans ma chambre, on m'installe sur un lit spécial — une sorte de civière où l'on se met soit ventralement soit dorsalement. Son oreiller sert à soutenir le front ou la nuque. Couché ventral, il est prévu un petit trou un peu en-dessous de l'oreiller pour dégager les yeux et le nez et le lit est assez étroit pour vous permettre de prendre un objet placé sur une sorte de table attaché au lit. Stryker, c'est ce lit que je viens de décrire, très commode qui permet au patient de changer de position aussi souvent que possible, ce qui évite des escarres : plaies causées par la stagnation du sang au même endroit sans se mouvoir comme je l'avais décrit plus haut et cela facilité par le moindre frottement.

L'escarre que j'avais attrapée au Saint Pierre a été soignée dans moins de deux semaines à Brugmann en grande partie à cause de ce lit. Quelques mois après, j'ai appris qu'il y avait beaucoup de patients au CTR qui venaient se faire soigner contre les escarres dont la gravité atteignait l'insupportable, l'incroyable à cause du manque de ce lit pourtant simple mais efficace. Et il coûte en Belgique une somme relativement modique. C'est à partir de ce trou aménagé dans ce lit que je parvenais à faire lecture sans gêne.

Le 11 août 1986, Bonaventure m'envoie la lettre suivante :  
(...) Frère, c'est évident que votre manque nous accable, nous torture et nous fait mourir vivants ! Tant de problèmes ressuscités et d'autres se créent, nous sommes morts ! Des railleries, mais aussi des regrets fusent à gauche et à droite. La vie n'est plus nécessaire d'être vécue !

Je n'ai pas pu retenir mes larmes, mais j'espérais encore la guérison totale et rentrer un jour, toujours grand et fort comme avant. Un mois après, je commençais à connaître l'hôpital. Dans ma chambre, il y avait quatre autres patients, un murundi prénommé Bonaventure m'était devenu plus qu'un ami, il avait été accidenté au retour d'une exclusion dans un parc quelques mois après le mariage. Il y avait Antoniazzi Dominique, un jeune de 20 ans victime d'un accident de moto ; un certain Hayne Michel venait de se casser le cou dans sa BMW contre un arbre à côté du domicile familial et devenu depuis lors un homme sans jambes, sans bras et sans beaucoup encore. Sa fiancée Christine, une assistante sociale ne le quittait presque jamais, elle apportait à manger et se couchait à côté de son homme jusqu'aux heures de fermeture d'hôpital.

Il y avait un certain Lizen Alex, plus de 21 ans dans cette vie. Passer autant d'années en chaise roulante, cela me paraissait impensable. Cet homme ressemblait étrangement à Jésus-Christ et tout l'hôpital l'appelait Jésus ! Et pourtant quand j'osais dire que Dieu est toujours bon, qu'il exaucerait nos prières, tout ce groupe sauf le murundi me disait que Dieu

n'existe pas et que s'il existait, il n'aurait pas des yeux, et s'il en avait, serait très méchant et inconséquent ! Je me souviens qu'une fois, quand j'ai insisté en leur disant que eux parvenaient à se conduire en chaise et moi dans l'impossibilité absolue et que cette chance leur avait été donnée par Dieu, l'un d'eux s'est fâché et il m'avait parlé de son expérience et avait avoué qu'il ne voudrait pas m'insulter mais qu'en réalité l'homme blanc a fait des africains des sous-hommes en leur inculquant des croyances erronées, en abrutissant leurs esprits par les mensonges. Et lui de s'étonner que c'est le dominateur qui a créé ce Jésus et qui, par la domination économique, a pu propager ses croyances pour pouvoir trouver argument à nous imposer sa domination. L'Europe elle, comprend petit à petit, mais l'Afrique est endormie, dit-il. Quand je lui posais la question de savoir pourquoi un autre patient du nom de Dany, un jeune adolescent de 18 ans avait, des suites d'accident, été devenu presque un monstre, les poings fermés et bras croisés, indétachables près la poitrine, les jambes pliées et serrées au ventre alors que lui pouvait se mouvoir relativement bien, n'était pas la volonté divine. Tout en s'exclamant, il m'a dit :

— Cesse tes divagations spirituelles ! Et quand, sur mon stryker avec deux bâtonnets je parvenais à me glisser jusqu'à la chapelle pour des prières du soir, l'autre disait :

— Chikta s'en va — pour parler d'un singe noir qui accompagnait le personnage de Tarzan dans un film. Ces gens-là n'étaient pas du tout racistes, on essayait d'échanger des

idées, simplement ils déclaraient être des athées. Hayne m'a dit qu'il croyait en sa fiancée Christine, Lizen croyait en sa sœur dont je ne me souviens plus le nom et Antonniazzi croyait en sa maman !

Pourtant ces types me semblaient convaincus, ils ne modifiaient jamais leur position et ils ne digéraient pas facilement, même s'ils ne disaient rien en leur présence, des sœurs de la Maison Africaine qui venaient souvent nous rendre visite et ils n'appréciaient jamais le fait des Pères de venir prêcher la morale dans la salle. Ils me paraissaient un peu désespérés. Aussi, le personnel médical en majorité célibataire, me paraissait aussi peu motivé dans ces croyances. Je me souviens que lors d'une discussion, une infirmière m'a dit :

— Ecoute Pascal, si tu n'a rien à faire, réfugie-toi dans ces histoires, moi quand j'ai pas beaucoup de projets, je m'occupe de mon chien et de mon jardin. Un knésithérapeute lui, m'a dit qu'il croyait en sa « jolie » et à son salaire — c'est tout !

Les infirmières s'occupent beaucoup des patients avec gentillesse et respect. Elles faisaient tout ce qui était possible pour nous servir. Entre-temps, Bonaventure récupérait peu à peu, nos confrères eux semblaient ne rien attendre ! Alors que moi j'attendais toujours les résultats définitifs ou presque, vers début novembre, j'ai passé des tests et des tests dans plusieurs appareils des Royans X au Scanner ...

Du point de vue neurologique, l'évolution était lente mais je gardais toujours espoir de pouvoir récupérer à la longue. Mon

knésithérapeute me soignait sur place alors que les autres se déplaçaient en chaise pour aller jouer au basket-ball, au ping-pong, tir à l'arc ou au fusil, ou aller à la bibliothèque ou effectuer des sorties pour des courses dans les magasins ou prendre un verre dans la cantine.

Penser à une chaise roulante, impossible, on ne monte pas de classe quand la précédente n'est pas encore franchie avec succès! Il faut donc que la lésion soit consolidée pour prétendre à m'asseoir dans une chaise et esquisser par là mon premier pas « d'indépendance ».

Je devais attendre fin septembre, cependant, au lieu de me reconforter, je me suis senti encore plus profondément déprimé, ma chaise n'a pas en fait donné la joie escomptée. Par elle, j'ai constaté mon impuissance aggravée, mes rêves de guérison abandonnés. Dans les déplacements en chaise, je faisais connaissance des gens, il y avait des officiers belges et allemands qui avaient subi mon sort. C'est eux qui me disaient qu'ils n'avaient jamais vu un homme passer d'une chaise roulante en pleine pieds sans boiter même difficilement. Le médecin lui avait entretenu le suspens pour faciliter ma réadaptation, en évitant que je ne plonge dans le désespoir. Lorsque le docteur Parent venait me faire des examens presque tous les jours, il me demandait si je percevais des améliorations, je lui disais que oui, pour qu'il continue ses recherches, qu'il ne m'abandonne pas en croyant que j'étais irrécupérable.

Je voyais à gauche et à droite, les gens les plus malheureux que moi, les jeunes filles les plus jolies que j'avais jamais vues auparavant! De quoi faire fondre les cœurs les plus spongieux, voir Karine. Mais c'est inadmissible, comment ces belles créatures ont-elles été choisies pour être comme ça? Oui, Dieu étonne! Et cette jeune fille de deux ans et demi, Juan Dubois, qui sait pousser elle-même sa chaise roulante, qu'a-t-elle fait pour être ce qu'elle est devenue? Cette condamnation est-elle légale? Pourquoi Dieu ne choisit pas uniquement parmi les plus vieux qui ont un peu vécu? Je ne cessais de m'interroger. Mais pourquoi vieillir, ce qui demanderait le pourquoi naître et vivre jusqu'à l'inépuisable question — Mystère de Dieu.

Avant la lettre de Bonaventure, Aloys m'avait envoyé une note intéressante. Elle a servi pour moi à plusieurs reprises, sujet de méditation, une sorte de prière :

— Cher petit frère,

... Nous continuons à implorer la grâce de Dieu pour votre guérison. Gardez donc le courage, je sais que c'est dur mais ne laissez pas libre cours au découragement car seul Imana sait ce que nous devons être et nous n'avons pas de choix à faire. Nous gardons toujours espoir que ça ira mieux et nous comptons sur votre courage pour nous reconforter. Nous restons avec vous dans la prière et dans toutes nos actions, nous pensons toujours à vous en vous souhaitant toutes les chances de vivre. Dieu aidant, tout est possible et nous souhaitons que notre foi, nos espoirs soient les vôtres pour le bonheur de nous tous, frères,



parents et amis. Cher Pascal, je ne sais pas raconter davantage, mais écoute ce que je souligne ici : soyez courageux et Dieu écoute nos prières. Ne perdez pas de vue la philosophie de la vie de l'homme ici sur terre. Ce qui compte pour nous, c'est affronter avec optimisme et courage les difficultés de la vie ...

La suite de mes jours d'hospitalisation s'inspirait de ce principe, devenu depuis lors comme un credo. Affronter avec courage les difficultés de la vie. Je sais que rien ne peut faire souffrir plus que la faim et pourtant on endure la misère la plus pénible, je sais aussi que rien n'est plus malheureux que d'entretenir le mensonge et la paresse et de s'occuper de soi-même alors qu'on est payé pour servir, et évidemment je n'ignore pas qu'avant mon accident, j'étais minable tout en l'ignorant, car, jamais une seconde, je ne pouvais m'imaginer en roulette jeune et plein d'avenir que j'étais.

Je pense donc que continuer à vivre est nécessaire, car la lutte est perpétuelle. Le suicide, j'y avais pensé sans succès heureusement, car mon cœur et mon esprit s'adaptent à la nouvelle situation. Je commençais vers décembre à manipuler ma chaise parfaitement et faire tous les transferts possibles. Je parlais à Perpétue par téléphone et j'écrivais beaucoup à d'anciennes connaissances. Un samedi de décembre 1986, une assistante m'arrive avec une lettre à la main, je l'ouvre et je lis. Mais qu'est-ce que j'y trouve ?

« (...) Vraiment, je ne te reverrai plus marcher ! Pascal, « amenyo ni amabuye »<sup>3</sup> ! Quoi qu'il arrive, vous devez tenir et

bien tenir, c'est comme ça dans la vie et sachez bien que cette épreuve peut vous être une béatitude, providentielle. Et pour accepter à continuer dans la bonne voie, met ta confiance en Dieu. Non ! Dieu ne nous a pas abandonnés ! Mais franchement je regrette que nous ne soyons pas morts ensemble, mais plutôt nous le serons dans la joie et dans le malheur s'il le faut, seulement comment allons-nous faire pour ne pas regretter le passé, vivre le présent dans la joie et envisager l'avenir avec optimisme malgré tout sans nous laisser aller au désespoir. Votre combat est mien, nous lutterons ensemble main dans la main nous vaincrons, même si nous devrions mourir, je le souhaiterais en commun ».

Cette lettre, dans le restant de mon séjour d'hospitalisation m'a beaucoup servi. Ce me fut un grand thème de méditation. Mourir en commun. Eviter de regretter le passé — Accepter le présent tel qu'il se présente et mettre l'espoir dans l'avenir. Aimer, c'est pouvoir partager la joie comme le malheur avec celui qui en éprouve.

Le monde lui, est cerné d'innombrables inconnus qu'il n'est pas facile de détacher sans se leurrer. Il arrive qu'on jette un coup d'œil sur ses activités antérieures et que l'on ait le désir de s'inculper, se disculper ou même de se confesser. Et que l'on se répète au fond de soi-même :

— Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait. Au fur et à mesure des jours, l'on se rend compte que l'on a mal orienté l'aiguille de sa vie, et pense en revanche que si jeunesse lui retournait, on

la rendrait impeccable ! On ne peut négliger que c'est le poids de nos fautes pesant sur nos épaules qui contribue à notre recherche de la sagesse, en cherchant à effacer la honte qu'elles représentent pour nous. Seule ce que nous avons fait sans méandre prémédité nous rendra immortel à jamais et l'on est sans ignorer que c'est comme on fait son lit qu'on se couche. Le respect, notre respect à nous et aux autres dépend de nous, de nos bienfaits, dans la culture des amitiés.

Regretter nos faits, nos actions du passé ne nous offre pas le courage d'affronter avec force et pragmatisme, les défis quotidiens de la vie qui se présentent à nos sentiers toujours tumultueux et l'on baignera dans le désespoir qui ne garantit, ne fût ce qu'apparemment, un lendemain. Une vie de regrets permanents s'avérerait insupportable. L'homme est naturellement bon, mais il peut arriver qu'en usant de sa liberté naturelle, commette une imprudence dont les remords hanteraient son esprit ou encore se ventera de ses mérites. On le trouvera en train de délirer dans son for intérieur : j'ai failli à la discipline, j'ai négligé les préceptes, j'ai gagné des coupes, je n'ai prêté l'oreille à ceux qui me donnaient conseils et me voici au comble de malheur ; si j'avais fait cela ... Même si l'on peut aider à l'orientation, plutôt la coloration de son destin, il ne faudrait pas oublier qu'on n'y changerait absolument pas grand chose ! De même que la médecine stimule les globules blancs à lutter contre le virus du SIDA, nul ne pourrait prévenir la nature de la disparition du patient, le soulagement de quelques

jours, de quelques mois ou de quelques années, n'est qu'une étape passagère sommes tous d'accord, vers l'ultime attente — la dislocation.

Oui, certaines conditions physiques restent d'une façon ou d'une autre embarrassantes, mais aussi certaines situations psychiques, physiologiques et économiques déplorables inquiètent le plus d'un monde, dont les sujets ne vivent que lamentations. On n'échappe jamais à l'heure fatale ! Je me souviens que lorsque j'étais encore au Collège de Musanze, on m'a parlé d'une histoire où une dame originaire de la commune Kigombe en Préfecture de Ruhengeri avait juré ne plus jamais poser son pied sur une route fréquentée par les véhicules où ses trois enfants avaient péri dans un accident de roulage. Un jour (la date ne me vient pas à la mémoire), lorsque ladite dame sarclait dans son champ de sorgho près de l'aérodrome de Ruhengeri, un avion voulant atterrir en catastrophe à la suite du défaut de moteur s'écrasa sur sa tête !

Oui, le bien se cherche et le mal s'amène. On choisit un ami et jamais un voisin. A dit HABYARIMANA Juvénal. Notre devoir est de toujours chercher des amis, faire en sorte que nos voisins soient comme si nous les avions choisis. A notre reflet, nous sommes les pâtisseries de notre vie. Il s'agit donc de ne pas nous laisser dormir sur nos deux oreilles et attendre que Dieu vienne quotidiennement orner nos démarches.

Il s'agit évidemment de vouloir chercher à toucher ce qui nous est donné d'accessible, sans oublier de fouiller encore pour découvrir ce qui nous dépasse. Nos lueurs d'attente pour

le sublime. Bien sûr que sans se soucier du passé certains facteurs font que notre vie nous inspire du rejet : le fait d'être celui-ci plutôt que celui-là ; d'être de-ci plutôt que de-ça ; complexe et déceptions... autant de situations indigestibles qui nous acculeraient à rechercher l'accélération de la fin de nos jours. Serait-ce là la meilleure solution ? Que de déchirures et d'inquiétudes laissées...

Il m'arrive de penser que les souffrances ne devraient pas nous aveugler outre mesure car, c'est par ces malheurs que se manifeste la puissance de Dieu. Est-ce que Dieu a voulu que je sois ainsi ? Non. Naturellement je suis devenu comme ça, mais je suis un objet d'intimidation, par mon état, vous devriez vous interroger ! La bible ne nous dit pas qu'un jour, lors du jugement dernier, Dieu demandera à chacun de nous ce qu'il aura fait pour le monde :

Par moi, Dieu vous demande l'humanisme et la compassion ! Heureux, on ne l'est jamais dans ce monde, il y a des joies et des pleurs partout dans tous nos coins. C'est cela la vie. Du vivant de nos encêtres, dès le quaternaire, on cherchait le bonheur, penser à Adam et Eve, en cueillant les fruits défendus, ils fouillaient le bonheur et vous savez ce qu'ils ont récolté.

Comme s'ils se tournaient vers les jardins de l'amour qui portent tant de si douces fleurs et virent qu'ils étaient pleins de tombes comme le disait William Blake. Et on ne sait jamais si on marche sur une semence ou sur un débris, disait A. De Musset. Chacun a sa ration et personne, semble-t-il, n'est

oublié. On se contente de ce qu'on est et de ce qu'on a, car tout nous tombe dessus sans nous aviser, jamais on a ce qu'on aime, on n'est jamais ce qu'on veut. Car aimer suppose la durée, or autour de vous combien d'objets voudriez-vous voir à longueur de journées sans discontinuité, combien voudriez-vous changer de rôle dans un théâtre ? Rien, car seul Dieu est capable d'amour, n'a besoin d'ajoute, car seul Dieu ne prend jamais l'amour en de temps en temps car à lui seul appartient cet amour indélébile, car seul Imana ne lâche point, seul Imana est épargné des imperfections. Mais heureusement, il y a des hommes qui ont eu la chance de pouvoir tendre vers et courageusement et tenir, ce qui stimule la volonté des aures.

Dire que vous donnez l'image de la grandeur de Dieu, par votre devenu, dans une souffrance inextinguible, non autrement justifiée, que de plus honorable pour un croyant d'accomplir avec joie, un devoir glorieux, auquel tout le monde aspirerait mais que certains ne sont appelés qu'autrement. Ce n'est pas comme le sorcier qui donne le chemin des richesses à un milliardaire mais oublie de s'en éclairer lui-même. C'est là l'importance du travail de l'esprit qui, bien guidé, conduit notre travail physique, de façon à rendre notre marche pas trop épuisante. L'alcoolisme, la drogue, ceux qui s'adonnent aux psychotropes, aux hallucinogènes de toutes sortes ; autant des marges à l'esprit nettoyé. Que de malheur que d'intégrer ce groupe ? Chacun à ses propres bagages. Nous disons que c'est celui qui porte un fardeau qui en connaît le poids, mais ne jettons pas la manche après la cognée ! Savions-nous qu'il y a

tant de monde qui souffrent plus que nous et qui attendent de nous consolation ?

Je me souviens d'un homme qui est venu chez moi un jour à la maison me demander une aide presque en pleurant :

— Mon Lieutenant, on m'a renvoyé sous prétexte que je ... et je viens vous demander de m'aider à trouver une nouvelle embauche.

J'ai directement téléphoné à un ami chef de service et je lui ai exposé le problème, par chance, on avait besoin d'un employé de cette qualification. Travail accordé, le monsieur n'a pas fini de pleurer de joie avant de lancer :

— Mon Lieutenant, tu es un homme, si Dieu pouvait apparaître à nos yeux, nous le tuerions ! Mais hélas, akamuga karuta agaturo ! ( pour dire qu'un impotent vaut mieux qu'un revenant ! ). On a toujours besoin l'un de l'autre. Accepter sa situation avec joie en envisageant toujours des améliorations serait plutôt fiable, car le destin ça ne se cache nulle part, ça ne se dérobe point car ses voies sont inaudibles et invisibles.

Rencontrant quelqu'un endimanché, on a l'impression qu'on a à faire à un type dans la splendeur ou encore heureux ! Néanmoins, en s'approchant de lui, de fil en aiguille, il vous raconte de ses malheurs jusqu'à ce que vous en soyiez vous-mêmes anéantis, des larmes vous réferlent aux yeux et vous ne savez que faire, plus de retenu. Le destin, on l'aide à aller où il veut comme si on le cherchait, comme s'il n'y a pas déviation de bonne piste, on continue à le cajoler comme si la route qu'il

vous trace est la meilleure, même s'il vous conduit aux champs de mines. Si nous nous y fions, les mauvaises traces du présent, démolissent en nous l'image de l'avenir. Il faudrait aller de l'avant, car tout ce qui est, a une raison d'être. L'homme envers sa patrie et envers lui-même, envers les autres peuples, a le devoir d'aider son destin et cela dans le sens qui impressionne son entourage positivement. Cela suppose le dépassement de chacun, la tolérance et la solidarité. C'est cela qui déterminerait le cœur au travail et non seulement en palpitation et l'esprit tranquille mais en mouvement révolutionnairement responsable ! La religion ne nous enseigne pas que la crainte d'Imana est le commencement de la sagesse ! Le vice, la peste, les catastrophes naturelles, le mal, la diversité des choses... autant de facteurs qui exacerbaient ma crainte, qui m'inquiétaient et influaient sur ma conception et mon comportement en face des choses. Moi j'ai terminé mon chemin ou plutôt j'ai entamé le mien, car le malheur, la souffrance perpétuelle... mais aussi de relatives jouissances, j'en connais la meilleure partie ! Et qui d'autre puisse m'inspirer une nouveauté vraiment, sinon Imana ?

Le présent prévient-il l'avenir ?

Devrions-nous être terrifiés par un avenir dont nous ne connaissons pas les règles à partir d'un présent qui nous montre des représentations amères et désolations ou cette face de jouissance qui ne garantit en rien sa permanence ? Si on me demandait quel est mon avenir, je dirais :

— C'est ma croyance au salut éternel, c'est mon engagement à la paix, et j'en appelle mes frères, à la même ouverture. Avant cette découverte, il faut toujours croire que le lendemain sera mieux qu'aujourd'hui, et plus encore qu'hier pour vous éviter des surprises désagréables suscitées par les jalousies, les haines... et des illusions. Le travail ennoblit et la réflexion vivifie. Seul le travail bien fait, effectué sans « pistes tordues » peut rendre notre existence belle, supportable en nous épargnant les maux les plus dégradants, dont les remords d'avoir été sciemment injuste. Il n'est de grandeur que d'être fier et d'accepter avec sérénité sa figure, confiant dans le présent, en se servant du passé utile pour se ménager un avenir dans l'optique de l'espérance — la découverte de l'inconnu ! Mais cet inconnu, je l'ai découvert lorsque certains disaient, pour lui, tout est fini !

## S'IL REVIENT PADRI, ACCEPTEZ LE COUVENT !

*Quand on a besoin d'aimer, on a besoin ni de  
jambes ni de sexe, il n'y a qu'à écouter et  
laisser faire les gestes et les mots que dictent  
la tendresse*

*(Patrick Ségal)*

Je me préparais à faire mes valises, mademoiselle Monseux, l'assistante sociale arriva dans ma chambre et me demanda si j'avais pas oublié d'aviser mes parents de mon état actuel ; sans raisonner, je répondis que je les avais avertis. Elle explique que si jamais j'aurais oublié, mes parents me voyant dans cet état seraient profondément choqués avec tous les problèmes que cela provoquerait au moment de m'accueillir à l'aéroport.

Dans son éternel sourire, la dame continua à me prodiguer des conseils, quelques paroles aimables, encourageantes :

— Ecoute Pascal, tu sais te débrouiller avec ta rééducation, tu sais presque tout faire avec toi-même, bientôt tu réintègres ton



service, et surtout n'accepte pas trop de dépendance, pour cela, soyez exigeant surtout pour qu'au lieu de travail, on t'aménage un bon accès pour renforcer ton indépendance. Je sais que tu n'es pas un homme qui puisse se laisser emporter par la fatalité, je suis sûre, tu vaincras, il faut simplement accepter de vivre comme tu es et pour cela il te faut plus de courage et surtout plus de réflexion car regardez, et alors quelle est la différence entre ton état actuel et celui dans lequel tu paraissais il y a six mois, en réalité, il n'y en a pas. Seule la forme de cette vie nous est accessible, c'est pourquoi tu dois lutter.

Je lui ai répondu, après l'avoir remerciée de ces bonnes paroles :

— Je m'y mettrais.

En tout cas, j'avais des raisons de croire en cette dame, très respectée, elle était comme ma mère même si elle était de quelques années plus âgée que ma maman et pourtant elle me semblait très forte, elle était d'un dynamisme incroyable, plus que toutes les infirmières de ce centre, elle savait tout des patients et était partout et toujours disponible.

Je devais quitter Brugmann pour Saventem vers 21 heures du soir afin de prendre l'avion à 23 heures pour Kigali. Le temps passa en attendant la fin des formalités d'avions. Dans l'aérogare, il y a un monde. Evidemment, pas de curieux, tout le monde a vu des gens en chaises roulantes, on les connaît on vit avec eux dans tous les milieux...

Les douaniers placent mes bagages sur des balances : 68 kilos, alors qu'il en fallait 32, le nombre de kilos pour chaque passager suivant la réglementation du Ministère de la Santé Publique et des Affaires Sociales à Kigali, dit le douanier. Que faire ? J'avais deux chaises roulantes, l'une sur laquelle j'étais assis. On laisse passer l'autre chaise. Mon compagnon explique que le restant des bagages était des équipements médicaux. Entre-temps, le Commandant Gérard prit mes bagages litigieux pour les siens et tout s'arrangea.

Dix heures de voyage c'était un peu long, je me suis ennuyé contrairement à mon voyage Kigali-Bruxelles, mais j'étais entraîné à l'endurance dans le cadre de ma rééducation.

Il est 11 heures du matin, ce 5 février 1987 sous un soleil canicule. J'aperçus Kigali à quelques mètres, l'avion descendit, le vacarme des pâles se fit entendre du dehors, les pneus se tirèrent de leur cage, puis un petit boom ! On a atterri, mon cœur battait très fort, je me sens fatigué puis je rêve, je vois tout un monde comme au marché en train de pleurer comme si j'étais mort. Puis je remettais mes pieds sur terre. L'avion est déjà au tarmac, tout le monde descend. Je devais attendre qu'on m'amène ma chaise de la soute. Dix minutes passées, une hôtesse qui me connaissait depuis longtemps quand j'étais Commandant de la Brigade d'Aéroport vint me saluer et me demander de patienter puisqu'on allait amener un appareil pour me descendre ; entre-temps, Patrice arrive, il me donne la main, il pleure, il sanglote. Je lui dis :

— Tu es imbécile, ce n'est pas le moment !  
Il a vite compris et dit que j'avais raison par le dodélinement de la tête. Au pied de la coupée une ambulance m'attendait, on me montra un brancard ! Mais je suis en chaise roulante Adjudant-Chef ! Je vais dans une voiture.

— Et vous le pourrez ? me demanda-t-il.

— Oui, dis-je.

— Mais les voitures sont de l'autre côté de l'aérogare ! Comment allez-vous arriver là ? Plus de 200 mètres ! Je prends ma roulette tout seul, jusqu'aux voitures où mes parents et les amis m'attendaient. Faire les deux cent mètres ne valait rien eu égard aux nombreux kilomètres que je parcourais en Belgique. Avec grande curiosité, je monte à bord d'une voiture de Patrice, une Mitsubishi, et tout le monde de s'étonner que je puisse réaliser un tel exploit ! J'aperçus ma mère un peu éclairée dans les yeux comme si je venais d'être rétabli. Perpétue, elle était ébahie, mais aussi de grande engoisse, je la vis presque comme foudroyée, les yeux gonflés de désespoir. Elle souriait les larmes déferlant aux rides de circonstance, puis elle se retient et revient. On ne pleure pas un guerrier qui rentre vivant, on fête ses exploits et ses mille et une chances de retour ! Les vrais amis s'étaient concertés pour préparer mon retour. A la maison, il y avait presque tout. Théoneste avait tout préparé. Plus de deux mois passèrent, les amis en affluence venaient me souhaiter un bon retour, presque tous les soirs avec des amis, on buvait jusqu'après-minuit.

Après le départ des amis, je commençais chaque fois à méditer un peu — je me disais, même si je ne pourrais plus courir, je devrais vivre comme ça et ça ira. Et l'armée me supportera car elle n'a pas oublié mes performances. Dans le temps, le travail militaire, physique parfaitement fait, les exercices assez difficiles : l'endurance, les exercices de combat dont le tir, l'escalade, les exercices d'audace, surtout l'animation d'un commando en speed marche étaient ma soupe favorite comme j'aimais le montrer à mes hommes lors des entraînements, mais aussi les missions les plus difficiles. Je pensais souvent à des nuits toutes entières que j'avais eues à passer dans une voiture, dans des grottes, dans des rues, sans dormir avec tous les risques, à la recherche et neutralisation des criminels, mais je pensais aussi que j'avais réussi car j'avais eu la chance de toujours aboutir à chaque devoir et je m'imaginais que c'était le moment pour l'armée de le reconnaître.

Et j'avais certainement assez de forces car j'avais confiance en cet homme, celui dont personne ne conteste la sagesse, l'intelligence, la clairvoyance avec lesquelles il préside aux destinées de la nation. Lorsque j'arrivais pour la première fois à Kigali dans les années 78, il n'y avait pas encore cette «terre promise» de Kimihurura, ce nouveau «Manhattan» de Kacyiru, «Le bassin de la Rhur» de Gikondo, ce «Brasilia» de Remera, des autoroutes de la concorde et de l'unification nationale qui serpentent tout le pays, sans parler des centres communautaires de développement, des bureaux administratifs, des hôpitaux et centres de santé, des adductions

d'eau qui ont poussé depuis peu d'années comme des champignons partout dans tous les coins du pays et bien sûr notre liberté de faire tout ce que nous voulons en responsables. En tout cas je n'exagère pas, car si j'ai reçu quelque chose de Lui, mais ce fut correct car j'ai jamais bénéficié de traitement de faveur, c'est par mérite que je fus ce que je suis. La joie que j'éprouvais à être un garde du corps parfait venait bien sûr de ce que j'avais pu observer pendant les 8 ans. Non seulement l'homme m'avait été devenu très affectif, mais aussi, il m'était devenu plus que fascinant. Je me souviens d'un inspecteur qui était attaché à notre délégation lors d'une conférence de la Francophonie à Paris qui m'avait dit : « J'ai lu dans les rapports de nos services que votre pays est l'un des rares en Afrique où le peuple n'est pas traumatisé par sa propre police et où les gens entreprennent beaucoup ». Et ce Président d'un si grand pays qui, surpris par les réalisations spectaculaires du pays dans si peu de temps, alors que les ressources restent très limitées, misant uniquement sur notre or qu'est « amahoro n'ubumwe » paix et unité, source réelle du progrès, disait de Lui :

— Je vais terminer ma brève intervention par ce conseil, c'est grâce au Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement que le Rwanda d'aujourd'hui est devenu ce qu'il est. C'est grâce à son fondateur, mon Collègue et Frère le Président Juvénal HABYARIMANA qui est Votre Guide que vous êtes ce que vous êtes. Ce que vous êtes : c'est le respect qu'on vous doit. C'est la dignité qui caractérise la ligne de conduite qu'il vous trace. Si les démons, les démons existent !

intervenaienent pour vous tromper de ne plus avoir confiance en Votre Chef pour mettre par terre tout ce qui a été fait, je crois que, chers frères, chères sœurs, vous n'allez pas croire en Satan. Ni à ses œuvres; vous allez jeter le démon dehors pour qu'il laisse le Rwanda poursuivre le chemin de sa révolution dans le développement. C'était le Président Mobutu lors de son intervention à Byumba le 28 janvier 1986. Et je supposerais qu'il est mieux placé pour une éloge si appuyée.

De toutes les façons, tout homme raisonnable, informé objectivement des réalités historico-vivantes du pays ne dirait autre chose que — franchement cet homme est des meilleurs. Alors que les nains parmi les uns disent : il favorise ceux-là, les aveugles parmi ces autres eux pensent qu'il aurait pu faire l'impossible pendant les 16 ans. On ignore que les démagogues prétendent défendre les pseudo-intérêts des uns grignotés au profit des autres. Or, un peu paradoxalement, ces deux parties se courtisent très tendrement ! Mais je sais que ce mariage ne serait qu'une collusion physique du ciel et de la terre ! On ne saurait qui profiterait de telle alliance, si ce ne serait à nouveau du carnage, évité de justesse par la révolution morale du 5 juillet 1973. Un regard attentif de nos cœurs et nos esprits découvrirait en cet homme : un ami, un père en qui il faut placer confiance avec forte conviction, car je connais sans exagérer tout le devant de la scène. L'histoire en dira plus, mais si nous n'y mettons pas du nôtre pour l'encourager... Prions pour ne pas « pleurer dans la fumée », disait l'orchestre Impala. Faire en sorte que les dépradateurs du sang du peuple ne

parviennent au sommet des pyramides pour nous replonger dans la vide. La réalité nous apprend que nos encêtres ont défriché à l'Ouest, au Nord comme à l'Est, nous devrions chercher à cohabiter et nous « consanguiniser » avec nos frères de là pour bâtir des nations d'hommes développés sans frontières au lieu de penser à nous entasser comme des électrons dans un atome compressé par les colons après l'avoir réduit à la motte que nous habitons aujourd'hui.

Envisager une solution qui exclurait ces données serait utopique. Alors qu'avec le \$ud, une collaboration très étroite dans le sens d'une antité commune est plus souhaitable. Ne nous énervons pas outre mesure, n'attisons pas les braises ça nous épargnerait des flammes ; car partout on peut rencontrer des nostalgiques. Et ce sont effectivement les médiocres qui provoquent les tragédies comme le disait SANKARA non sans raison.

Cet homme, le créateur de notre rêve :

— la communauté commune, un seul pays, trois groupes, une seule nation en un seul homme dans la paix, pour le progrès —

Cet homme, le créateur de cet idéal :

— Dans la justice et dans la paix, chaque citoyen prend son pain, le produit de la sueur de son front sans s'inquiéter de rien. Cet homme dont Kigeli n'hésite plus à appeler le guide idéal du Rwanda.

Je sais qu'en me lisant certains diront que je suis le champion du sensationnel, mais aussi les autres et je pense la

grande masse verra que je n'ai donné que des bribes, ou rien du tout car si je parlais de tout ce que je sais et vois de cet homme, il me faudrait écrire des tomes, mais combien volumineux. Un étranger dirait : c'est une marionnette, c'est un vendu... que d'interprétations ! Pour moi dans moi, sincèrement sans autre influence que ce moi profond, si j'admets que cet homme n'est pas Dieu, je suis convaincu qu'il est parmi les hommes dont les critères satisfassent la volonté de Dieu. Sans caresser mon nombril, diriger un pays aussi pauvre et garantir la liberté du peuple, aller rencontrer ça dans combien de pays sur le continent ; voire toute la planète !

Derrière le Général nous avancerons, derrière Habyarimana nous vaincrons la faim et l'inconscience.

Cet homme, reconnaissant sa sensibilité à travers les œuvres sociales qu'il a créées, je ne m'inquiétais de rien pour mon avenir dans la vie professionnelle, car lui sait que l'homme se qualifie par sa production et non par ce qu'il veut qu'on croit qu'il est capable de faire. Je rêvais un jour l'aborder et lui demander de créer un environnement, des institutions solides pour aider les handicapés à mieux se servir et à servir la nation.

Au moment où je rédige cette note, des pays qui ne sont pas les moindres ont dans leur gouvernement des ministres en chaise roulante comme la France, la Chine, etc. Et Franklin Roosevelt a dirigé la plus grande nation du monde et ça marchait beaucoup. L'Amérique a connu des progrès énormes sous sa direction. Et l'Amérique a beaucoup pleuré sa mort subite à la veille de la victoire qu'il avait préparée et fait aboutir.

Je connais même des Ministres aveugles et rien ne prouve qu'ils ne fassent convenablement leur travail. Il ne suffit pas de paraître il faut être. Combien de fois ne voyez-vous pas des montagnes qui accouchent des souris ? L'homme est là pour la conception et l'organisation, tandis que l'exécution peut revenir aux robots à défaut d'hommes. On croirait que je cours derrière les étoiles ou derrière les médailles ! Les miennes ne sont que ma paix.

Vingt-cinq jours après le 5 février, j'avais repris le travail, ma Compagnie avait été reprise par mon ancien adjoint. Mais être un S1 ou S2 n'appelle pas une vivacité physique spéciale. Un mois après, j'étais muté à l'Etat-Major de l'Armée Rwandaise comme Officier G2 où s'il n'y a pas d'erreur la maison m'était des plus habitable, après tout, on ne réforme pas un Militaire pour cause de rendement quand il en a de très bon comme si l'élitisme est de ce monde.

Il est 9 H 30, c'était le 3 Mars, et je l'appellerai Rutege Mama Safari Ngire Marie Merci, une tasse de café dans la main gauche, elle tombe et se casse. Je suis à la maison avec Patrice, j'attends le téléphone mais il ne sonne pas, je file à la maternité.

— Félicitations mon Lieutenant! Me dit une dame — elle riait aux éclats. C'est une jolie fille.

— Tu as vu la petite ?

— Non.

C'est une infirmière qui vient de me le dire.

— Elle est bien ?

— Mais oui !

— Et sa maman ?

— Sans problème.

Je sens un peu plus de chaleur, je sue un peu, je respire un peu instantanément

— Mais c'est merveilleux cette « résurrection »

— C'est une réanimation réussie !

Une place à la clinique était disponible. Deux issues pour mener dans la chambre, une à l'entrée principale face à une Base militaire, peu accessible cependant pour un homme en chaise comme moi car il y avait trois passages d'escaliers. Il fallait donc deux personnes, deux hommes très solides pour me tenir dans les bras à une distance de 50 mètres au moins d'une pente raide et escarpée, ma femme s'évanouissait ; il ne fallait pas la fatiguer davantage avec des déplacements supplémentaires, il fallait qu'elle se repose. La seconde voie était un raccourci, elle ne possédait qu'un escalier de trois pas, on choisit de passer par là, passage réservé aux grands malades et aux médecins et infirmières.

Surprise ! Mon frère Patrice et mon chauffeur me tiennent dans les bras pour franchir l'escalier, un pas, un deuxième pas, une cheftaine de la Clinique arrive en courant, elle frappe à l'épaule de mon frère, puis commence à crier à cor et à cri comme une envahie en nous intimant ordre de redescendre. Mais on arrive juste tout près de la chambre, j'essaie d'expliquer gentiment à la dame les circonstances et

elle me voyait, derrière Perpétue très souffrante et fatiguée. J'essaie d'expliquer encore, la dame est intranquillante, je m'enerve, je demande à l'infirmière de dégager la corridor, si elle ne voulait pas s'exposer aux coups, elle tente de refuser, je donne ordre à mes hommes de foncer, ils hésitent, mais entre-temps la dame revient sur sa décision et nous laisse partir.

Cependant, cet incident a semé des doutes dans mon esprit. L'accident que je n'avais pas encore digéré entièrement me revient encore dans la pensée. J'avais donné l'explication dans les mystères de Dieu. Et voilà qu'on augmente ma déception mais chez nous on dit « umukobwa aba umwe agatukisha bose »<sup>4</sup> (...) Et dans l'armée on dit qu'une erreur d'un fantassin peut entraîner la déroute de toute une armée.

Mais je me disais aussi, le faible est de tous côtés, il faut le savoir. L'essentiel c'est la patience et la tolérance. Jamais, je ne pouvais m'imaginer un seul instant que cette journée me réserverait des surprises encore du genre, tellement j'étais heureux, heureux de voir naître ma créature, la plus chère, j'étais complètement comblé. Ravi sincèrement de ce tremplin du restant de ma vie, dans la nouvelle donne.

Les amis me disaient que c'était franchement réconfortant. Oui, bien sûr car un enfant devient grand, important suivant de quoi, on attend de lui — un grand ami, un bon compagnon, un meilleur collaborateur — un vrai lui en toi et si possible plus grand... Je devenais père, avec un nouveau goût de vivre et vivre mieux. Ces nouvelles responsabilités

devraient me donner un autre sens de regarder les choses en face, de chercher avec acuité à résister aux entraves et à frayer une voie ayant une direction. Il ne suffit pas uniquement d'avoir un enfant, il faut avoir le minimum, l'essentiel pour lui assurer une éducation décente, un avenir rassurant comme aime le souligner notre Guide. Pour cela, il faut nous atteler au travail.

Plus de deux mois passèrent. Une affluence d'amis tous les soirs venus me souhaiter bon retour, m'arrivaient sans interruption tous les soirs, ç'aurait revêtu une atmosphère de fête, grandiose, splendide ! Tout arrivant devait me prodiguer des paroles aimables, encourageantes. Souvent nous bavardions jusqu'après-miduit. Une fois un ami s'est étonné que je puisse tenir jusqu'à des heures si avancées. Je le comprenais bien, mais c'était aussi difficile de lui dire qu'à Brugmann, avec des copains, nous passions plus des nuits blanches en train de bavarder, discuter sur tous les sujets d'actualité, il y avait des officiers belges qui avaient subi mon sort, il y avait d'autres ressortissants rwandais, des intellectuels venus d'autres pays dont un diplomate onusien. Il y avait des gens venus en consultation de routine après plus de vingt ans de paralysie de toute sorte.

Pour éviter de me « blesser », certains amis s'abstenaient à me poser des questions les plus intimement liés à mon état physiologique. Mais un jour un proche frère m'a demandé si ça démarrait toujours, en insistant que si la réponse s'avérait

positive, il serait très heureux, même si recouvrer l'usage de mes jambes demeurerait impensable sauf à s'imaginer les miracles de KIBEHO ou de Lourdes.

Donc pour lui les relations sexuelles, c'était sa préoccupation primordiale. Je ne pouvais pas lui dire que cela n'était que chose secondaire pour le restant de ma vie, que plutôt mon seul souci, mon seul problème majeur restait les difficultés de communications et mon acceptation par la société.

La communication d'abord, car comment servir sans moyens de déplacement sûrs ; tous les immeubles du pays sauf le nouveau magasin ETS Ndamage du quartier commercial avenue Lac Ihema ont des accès difficiles, même le nouveau bâtiment du siège de la Caisse Sociale du Rwanda, en voie d'achèvement à Kacyiri n'aurait pas prévu des accès aux handicapés ; après les heures de service, vivre comme un prisonnier, ne pas sortir, ne contacter personne, champ d'action limité alors que personne ne vous l'en interdit, voilà le seul problème qui me préoccupait le plus en ces instants. En plus de ce souci grave, il y a mon acceptation par la société. L'écrivain français Jean-Paul Sartre disait que l'enfer c'est les autres.

Mes amis sont restés des amis, certains même sont devenus très effectifs et sensibles envers moi, cela d'une façon ou d'une autre m'aidant à accepter de vivre comme je suis, à m'aider à croire en l'avenir, à espérer les jours meilleurs, ceux-là donc m'encouragent à croire à mes intérêts et facilitent ma

réintégration dans le groupe, mais il y a d'autres, les hommes ne pensent pas tout le temps, ils subissent certaines réactions parfois d'instinct. Certaines gens comme je l'étais d'ailleurs avant mon accident restent indifférents sur le malheur des autres même s'ils détiennent en quelque sorte la clé du soulagement. Ils le font parfois par égoïsme, par méchanceté mais bien sûr par faiblesse, car s'ignorant, et, ignorant le pourquoi de tout, ils nagent dans le vide, dans l'abstrait et dans le vague, ils ont le temps qu'ils n'utilisent pas avec les visions de l'âme, ils ne voient donc pas avec le cœur car, les « à présent » abrutissent l'esprit.

D'autres cependant, sciemment, agissent dans le sens publiquement et notoirement destructeur, ils ne cherchent pas du moins à vous laisser tranquille, à se tranquilliser eux-mêmes, ils sont pressés, ils n'ont pas le temps pour réfléchir. Or comme le disait HABIMANA Bonaventure au Stade Régional de Nyamirambo récemment, c'est en cherchant la paix aux autres qu'on bâtit la sienne.

Plus d'une fois j'ai vu une affluence de gens riant aux éclats, entraînant d'admirer le spectacle saisissant animé par un albinos et une dame dérangés mentalement entraînés de s'embrasser au marché de Nyarugenge. Est-ce vraiment un morceau de plaisir ou une partie de douleur ? Ces spectateurs enthousiastes, s'étaient-ils donné la peine de réfléchir ?

Entre amis, entre semblables, on réfléchit souvent, mais entre groupes différents la subjectivité domine, car dans ce



dernier cas même si les idées jaillissent le boycottage d'idées simplement parce qu'on ne les a pas eues soi-même comme le disait HABYARIMANA, les ambitions personnelles dépassent les considérations générales alors que dans le premier groupe, le consensus est toujours possible avec des défauts bien sûr d'affectivité, mais les véritables amis se disent toujours la vérité et se cherchent toujours du bien. Je me disais qu'on ne réagit pas toujours après réflexion.

Réfléchir, on le veut ou on s'en abstient. Combien de fois a-t-on utilisé la clé du bureau pour ouvrir la chambre à coucher, ou utilisé la clé de la voiture à la place de celle du bureau, avant de s'en rendre compte. Combien avons-nous terminé des travaux qui ne nous soient en partie regrettables à la réalisation ?

Je continuai à expliquer à mon ami que mes difficultés de contacts étaient plus préoccupantes. J'avais pas encore reçu ma voiture soigneusement adaptée à Etterbek, en Belgique, qui m'est arrivée fin juin, mais à quel prix ? Une voiture automatique, qui se pilote par voie vocale ! Il suffirait de dire : — Bon, Pascal va à Ringaziza, il ne suffirait que la ravitailler en carburant et ça vous pose là ! Ça se démarre, ça s'accélère, ça se stoppe, ça se fait tout ! Comme les soucoupes volantes des martiens ! J'expliquais comment le problème de contacts était plus crucial. Etant donné que pour d'autres problèmes, il ne s'agit que d'habitude, on finit par se connaître et se comporter en conséquence. Et l'émotion ne vient que par impression.

Cela exige d'être correct envers soi-même, se faire des soins nécessaires, ne jamais se soûler, donc savoir se contrôler. Et si un incident arrivait, ce ne serait pas la fin du monde, seulement il faut absolument éviter que ça arrive souvent. Il faut que ce soit impérativement très rare si pas jamais.

Au début, les difficultés de me faire transporter par les bras des deux hommes pour me conduire dans des bureaux où je voulais toucher les responsables de service étaient hors normes. Vraiment je voyais cela insupportable, comme une femme en plein public, pot de poison sur la tête, lorsqu'elle a été prise à sac par les agents de l'ordre ou la clameur publique en train de chercher à administrer la substance nocive aux enfants de la voisine.

J'avais vraiment honte de moi, non seulement de comme j'étais devenu, mais surtout de l'émotion suscitée par ma présence en roulette devant les gens qui pas plus de six mois me voyaient en pleine vivacité. Je n'aimais pas dans les débuts voir les gens en face, tellement je voyais des amis, même des hommes me regarder avec pitié, les larmes déferlant aux yeux, les dames elles, hoquetaient en sanglots ! Et souvent j'entendais — Oh ! Malgré la volonté farouche de chercher un autre sens de la vie, j'é me sentais de temps en temps perdu. Je recommençais à chercher à mettre fin à mes jours, comme dans les premiers jours passés au Saint Pierre.

Mais ce n'est que quand on se sent seul abandonné, indûment, injustement qu'on se suicide. On paie l'ingratitude

du voisin ou de la société qui naturellement est chargée de vous soutenir, mais plutôt vous accable d'angoisse et jette en vous déception. On ne se suicide que quand le cœur et l'esprit se trouvent trahis irrémédiablement. Lorsque les solutions de rechange vous restent complètement impossibles.

Lorsque je me décidais de rouler tout seul, je me heurtais souvent aux escaliers, aux immeubles sans ascenseurs ou aux ascenseurs très étroits ne pouvant pas laisser passer ma chaise. Je devais toujours me faire aider. Ce qui n'allait pas pour dissiper mes illusions négativistes sur les jours à venir quant à l'avenir de mon indépendance.

Facile, contacter mes amis par téléphone. Mais le contact physique — les yeux, la main, sans parler d'autres parties du corps sont les voies de communications par excellence, captivant et parfois intimidant donc efficaces pour une meilleure négociation et aboutir parfois là où ce devait être difficile par d'autres voies : les écrits ou le téléphone. Cette dernière voie étant la plus compliquée. Ces relations publiques sélectionnent les communications pour les responsables de services, et s'il s'agit d'un infortuné qui désire être reçu, on le prendra pour un aventurier, on pensera qu'il n'appelle que pour réclamations ou lamentations, il ne pourrait jamais s'agir d'autre chose.

Je me souviens qu'un jour j'ai téléphoné dans un ministère:

— Allo!

— Allo! C'est le Lieutenant SIMBIKANGWA de l'Etat-Major de l'Armée Rwandaise, voudriez-vous me relier à Mr le Ministre?

— Il n'est pas là.

— Où est-ce que je peux le trouver?

— Ecoute, je ne suis pas sensé connaître le programme du Ministre!

— Mais il m'avait donné rendez-vous et c'est mon ami!

— Rendez-vous et ....?

— Si.

— Donnez-moi votre message.

— Merci! merci monsieur!

Et pourtant j'avais reçu ce rendez-vous la veille dans la soirée chez un ami. Les raisons de service, mais que peut-on faire? Et si l'on ne vous demande rien, si l'on vous plante dans un bureau comme un buste, et si on doute même que vous puissiez penser, il faut se rapprocher d'eux et leur prouver votre entier et plein soi dans l'âme et l'esprit, le moteur humain en parfaite activité.

Certaines gens disent qu'on ne peut pas aller sur le terrain. Mais quel terrain? Y a-t-il des gens qui passent des années et des années au travail de bureau mais dont la rentabilité n'est pas à démontrer? Les contacts humains, en chaise, est-ce impossible? Sinon comment, au volant de ma Toyota je sillonne les mille collines en solo! C'est un rêve! HABYARIMANA Juvénal a dit: « Les gens ne deviennent responsables que lorsqu'ils ont la chance de prendre leurs responsabilités ».

Je me souviens qu'un jour, un militaire dont je ne me souviens plus le grade s'était arrêté à bord d'une voiture Datsun, lançant des incongruités d'un autre genre: « Mon Lieutenant, excusez-moi je ne suis pas venu vous voir à la maison car quand je vous vois j'ai peur »! Comme s'il avait affaire à un fantôme du Nyamuragira! Et pourtant l'homme est mon ami, mais il n'avait pas le courage de me voir dans cet état. Il était totalement débordé d'incertitude.

Au début, je commençais à chercher les disciples parmi ces grands hommes physiquement handicapés, ces accidentés de la vie dont j'avais admiré l'intelligence, la capacité de surmonter le surcommun, passant de désespérés aux hommes de rayonnement.

Je dois lutter pour la vie. Ma voiture arrive de Belgique, Léonard a fait le nécessaire dans les meilleurs délais, trois mois ont suffi pour qu'elle me parvienne. Joseph m'avait avancé en attendant le règlement avec la Caisse Sociale. Etant donnée que l'Art. 45 de la C.S.R. interdit les cumuls, donc il est sans importance que vous ayez eu accident de travail dans un véhicule assuré omnium. Si la C.S.R. vous prend en charge, la SONARWA devra rembourser l'intégralité de la somme vous est versée par la C.S.R. Donc la C.S.R. ne couvre que les assurés qui n'avaient pas droit aux indemnités provenant d'une tierce partie en cause. Donc si vous avez été accidentés dans un véhicule à assurance omnium, le fait de service ou pas n'a pas considération. La Caisse en profite bien sûr mais aussi la Société car les 50% autres détenus par les particuliers sont

fructifiés aussi. Il faut donc choisir l'une ou l'autre des deux institutions.

Inutile de souligner combien cette voiture devait réduire ma dépendance. Désormais tous les points sont accessibles, le confinement dans ma case tous les jours après les heures de service est révolu.

L'armée qui a mis à ma disposition un véhicule de service mérite de ma part, de la part de mes amis, de mes frères d'armes avec qui j'ai partagé activement la souffrance, l'endurance mais surtout la fierté, la joie de servir, mes hommages avec grande déférence.

Oui, il est vrai, le service des forces armées est une carrière compliquée mais hélas exaltante. Il y a le principe dans une guerre qui fait que :

— un homme blessé mais qui, au champ de bataille n'a jamais montré sa réserve, si le don de soi était exemplaire, on lui donne des hommes valides détachés du front pour le conduire à une base logistique pour les soins, on fait le tout pour qu'il se rétablisse et revienne au front.

Car l'armée ce n'est pas cette dame qui aime son mari parce qu'elle le redoute; ce n'est nullement pas celle-là qui allaite son enfant jusqu'à maturité, mais l'abandonne parce qu'apparemment il ne semble pas lui offrir ce qu'elle attendait de lui. L'armée c'est ce qu'il y a de solidaire dans un noyau. Oui, cette mère m'a été, juste, au moment où j'entends que mon compagnon lui, on « court derrière », on ne lui facilite pas les

moyens de déplacement alors que son véhicule est au garage ! Qu'il avait obtenu exonération des droits d'entrée de son véhicule sur l'intervention de notre Guide et cela après des mois et de mois de tractations auprès de la douane.

Je me suis senti gâté ! Mais gâté pourquoi ? De tels véhicules de toutes les façons, on ne les achète pas pour le luxe, mais ce sont nos béquilles ! Ce sont nos prothèses, ou plus clair encore, ce sont nos jambes ! A-t-on demandé à un piéton de payer les taxes d'usure du sol de sa patrie ? Je ne pouvais pas raconter tout cela à mon ami qui ne voudrait entendre de moi que ce qu'il voulait entendre.

Lorsque j'étais encore en Europe pour les soins, un confrère m'avait décrit un entretien qu'il venait d'avoir avec son épouse :  
C'était vers 19 heures du soir au Café de Bruno dans la Cave du CTR :

- Tu sais Pascal, Diane m'a beaucoup amusé aujourd'hui.
- Comment ?
- Elle m'a dit : « même si tu revenais moine, il me faudra accepter le couvent ! Après tout nous nous connaissons très bien, nous avons vécu selon la volonté du ciel, seul le temps nous a été court, mais la vie elle, a plusieurs sens et les malheurs imprévus ça ne se fuit nulle part, ça tombe tout puissant sur le commun des vivants. Et ce qu'il nous faut c'est tenir, nul n'est épargné et nous attendons la grâce ! ».

— Mais c'est formidable, quelle formation Diane a-t-elle ?  
Demandais-je

— Elle est bachelière.

— Pourquoi vous dit-elle cela ?

— Je ne sais pas ; mais, elle m'aime beaucoup, elle veut me montrer que le cœur et l'esprit attachés vraiment à une âme, ne s'en séparent pas au coup de vent qui souffle. Regardez, même les poules d'instincts savent qu'elles ont le devoir de protéger leurs poussins contre les intrus qui viendraient troubler leur tranquillité. Les hommes ne se détachent pas comme les limbes des fleurs fânées.

Revenant à la question de mon visiteur, presque tous les paraplégiques font l'amour sans beaucoup de difficultés, parfois mieux, surtout le partenaire ne devrait avoir aucune inquiétude quand le but recherché n'est qu'une jouissance de contact, même les tétraplégiques peuvent offrir l'incroyable. Certains ont même la chance d'avoir des enfants, d'autres peuvent en avoir après l'intervention de la médecine pour donner plus de forces aux germes mâles, et cela demande que l'opération soit faite avant que les cellules reproductrices ne se détruisent et cela dépend de la conception des couples. Après tout, parmi les apparemment valides, cette pratique est courante. D'ailleurs, pour les paraplégiques féminins, le problème de conception n'est pas posé car, tout marche bien. Et le déplacement de l'ovule en maturité vers les trompes de fallope est réalisé automatiquement. Il ne serait pas besoin d'influx nerveux pour commander la menstruation par exemple.

Une dame m'a pourtant raconté une histoire qui pourrait paraître une perle, on était sur un terrain de basketball au CTR à Burgmann en train de bavarder en assistant à une partie envoûtante de jeux où le 2B (2ème étage) discutait avec le 3B (3ème étage) :

— Ecoute Pascal, il n'y a rien de malheur dans la vie que d'être handicapé et de surcroît, de sexe féminin.

— Pourquoi ?

— Je suis mère de plus d'un enfant, et ces derniers deviendront bien sûr des adultes d'ici peu... il n'y a pas très longtemps je suis devenue comme ça mais mon mari ne me sourit plus alors que c'est lui, en partie, qui est principale cause de mon devenu. Il me frappe, me malmène, m'insulte jusqu'à me faire passer des nuits sous la douche, vraiment c'est ignoble. Il s'est pris comme une fauve, je me demande si Dieu qui l'a créé est celui qui a créé les autres humains !

Moi je risque d'aller vivre dans un home et chercher ma défense.

— Assez, tu exagères, mais quel homme peut rouer de coups à une personne incapable de se défendre, sinon fuir ? Repliquai-je.

— Quand je me souviens qu'il y a même pas dix ans il me courait derrière quand je pensais à refuser notre union et que je me souviens que c'est aussi grâce, en grande partie, à moi que l'intéressé change de voiture comme on change de slips, je pleure à voir comme il me maltraite. Alors que vous les hommes, vous avez toujours des solutions de rechange, nous

autres, c'est la résignation. Et pourtant ça me devient insupportable, je ne sais plus où donner de la tête !

— Madame, il ne faut pas désespérer de la sorte alors que je te reconnais très brave, croyante. Il faut savoir que ton mari est pitoyable comme le commun des mortels. Vous pouvez vous entendre avec lui, comme ça peut ne pas marcher. Et combien de foyers dits de bien portants où la tranquillité, l'harmonie s'est volatilisée ; où la case brûle depuis des décennies mais qui tiennent toujours malgré tout ? Oui, ça brûle de partout seule diffère la manière dont on maîtrise l'incendie.

Il ne faudrait pas te mettre en tête que c'est à cause de ton état physique que l'entente n'est plus, partout on pleure ! Seulement, je sais que tu penses que ton mari devrait, ayant le devoir naturel d'affection mais ne s'y étant pas apprêté comme dû, s'interroger et éviter de tomber davantage dans l'absurdité, en distinguant les choses qu'il a faites cœur à l'oubli de celles faites l'âme à la place.

— Pasca... moi je pleure, toi tu philosophes.

— Tu es sadique !

— Mais non, je dis franchement que tu n'es pas aussi malheureuse que tu le penses.

— Et maintenant il m'a renvoyée, sans logement, sans autre moyen de subsistance. Et il chasse les gens qui viennent me rendre visite.

— Mais il doit exagérer tout de même, avec toutes ses possessions ! Je me sens le cœur pétri. Je me crois rêver, puis je

me souviens d'une boutade nous donnée à la cantine par un certain Cobo lorsque nous ingurgitions de l'URTIP.

— Madame, je vais te raconter une belle histoire, du moins tu vas sourire un peu. Disais-je.

C'est une anecdote venue d'Amérique Latine. Et donnée par un enseignant de l'école primaire :

— C'était au Moyen Age américain avant l'arrivée des blancs et des africains mais les indiens avaient poussé plus loin leur savoir-faire dans la mécanique et la physique ainsi que la médecine, ce n'est que récemment, peu avant l'immigration afro-européenne que les indiens se seraient montrés rétrogrades par leur obstination à l'égoïsme.

Un jour, un indien revenant de la chasse, s'est cassé la colonne après avoir trébuché sur un rocher. On est venu le ramasser, mais on ne l'a pas conduit à l'hôpital, c'est sa femme qui l'a soigné. Pourtant, il n'avait pas pu récupérer totalement pour marcher normalement, sa femme lui a acheté une roulette, en bois bien sûr, mais bien commode. Un jour, l'homme qui habitait l'Uruguay décida d'aller se faire soigner chez les peaux rouges du Canada. Là y avait des spécialistes guérisseurs des paralysies de toutes sortes.

Parti loin, la femme resta seule avec les deux enfants, une fille et un garçon. Ils menèrent une vie dure, dans l'impatience en attendant la venue plus que triomphal du chef de famille. Même s'il avait laissé l'abondance au foyer, il y manquait cette

force morale, l'affection et la protection du père. Des années s'écoulèrent, les autres revinrent. Et le mari revint.

Entre-temps, la maison avait gagné un autre enfant, ce don du ciel et de Dieu.

— Chérie, comment allez-vous ?

— On est très heureuse de vous recevoir et les enfants se portent bien.

— Ah ! Oui, je vois.

L'un des enfants s'appelait Yuh ( je ne sais pas bien écrire le nom) et l'autre Nyan. (Ça se prononcerait comme dans notre langue) maternelle.

— Et le mari de dire, oui je vois Nyan ... Yuh... et... d'où vient l'autre enfant ?

La dame est un peu gênée, elle attend un peu avant de répondre. C'est, c'est... Mike. La dame venait de jeter ses premiers sanglots.

— Mais Mike quoi ? Quel Mike ?

— C'est l'enfant que j'ai rencontré en coupant du bois plus loin d'ici.

— Ah bon, il faudra le remettre au buisson qui vous l'a donné, dit l'homme.

— Et si le buisson s'est déplacé plus loin où on ne saurait ?

— Il faudra lâcher l'enfant et le buisson viendra à sa recherche!

L'homme n'étant pas trop exigeant, évita d'insister et l'enfant resta en famille. Un jour, le mari a eu toute la vérité sur Mike.

— Madame, et les yeux de Mike ? ( ils étaient tous deux dans l'intimité ).

— Ils ne sont pas jolis, dit-elle.

— Mais non, ils ressemblent à quel arbre ? J'ai cherché dans tous les buissons et boisement proches, j'ai pas trouvé un de semblable à Mike.

— Mais tu es fou, peut-être que c'est Dieu qui l'a placé là. Nous devons l'héberger pour l'amour du ciel. Ça aurait été un kimanuka ( célicole ) pour le Rwanda ancien !

Le mari s'est tu, mais la dame, deux jours après, avait préparé les bagages sans laisser tout ce qui serait possible à transporter et partie avant l'aube du troisième jour avec Mike sans se soucier de Yuh et de Nyan et du reste, aller vivre dans la cordillère des andes sans plus penser revenir.

La petite histoire se termine par trois questions :

— Maman Mike est-elle partie pour échapper aux questions importunes de son mari ?

— Maman Mike est-elle partie par la honte d'elle-même par le pot à sa tête que ce Mike ?

— Maman Mike est partie pour la théologie de la libération chère à l'Amérique Latine : s'associer au combat du plus faible ? Toute lèvre, tout sourire, la dame me dit :

— Mais c'est une drôle d'histoire.

On voulait dire qu'une femme puisse commettre une telle infamie ?

— Je ne sais pas. Mais tu n'ignores certainement pas que pour certains foyers, la malhonnêteté finit parfois par avoir raison des velléités des couples. Mais évidemment, l'homme n'est grand qu'en ce qu'il est capable de maîtriser les mouvements du dedans de lui-même en vue d'éviter de faire l'inutile en toute conscience.



## SI TU N'ES PAS MORT DANS UN AN

*Tout homme qui produit un acte libre projette sa personnalité dans l'infini. S'il donne de mauvais coeur un sou à un pauvre, ce sou perce la main du pauvre, tombe, perce la terre, troue les soleils, traverse le firmament et compromet l'univers.*

*S'il produit un acte impur, il obscurcit peut-être des milliers de coeurs qu'il ne connaît pas, qui correspondent mystérieusement à lui et qui ont besoin que cet homme soit pur, comme un voyageur mourant de soif a besoin du verre d'eau de l'évangile.*

*(Fumet cité par Loew Jacques)*

Une nouvelle société d'assurance est née, on espère que les lacunes qu'il y avait avec la SONARWA vont diminuer, la concurrence jouera un rôle important !

C'était le 15 novembre 1984 avec la création de la SORAS. Cette nouvelle institution est extrêmement rapide, très expéditive, et elle n'est pas trop exigeante! Me dit un ami.

J'ai pensé et décidé à donner sens à ma vie. Me prévenir une vieillesse normale, un nouveau pari.

Consentir un prêt dans une banque est le seul recours possible car sur mon compte, j'avais dix sept mille francs rwandais ma petite réserve avait été épuisée lors d'achat du matériel d'équipement à domicile.

Comme dans toutes les banques du monde, on ne prête pas de l'argent à n'importe qui et n'importe comment, il y a toujours des conditions préliminaires à tout octroi de crédit : disposer des garanties nécessaires, d'une certaine participation... et une assurance vie au cas où le crédit à consentir atteint une certaine somme. Il ya évidemment le fond spécial de garantie, mais sa politique d'utilisation est-elle suivie? Y a-t-il un groupe d'intellectuels ou de paysans qui se sont associés pour bénéficier de ce fond comme garantie et créer une entreprise valablement créatrice des richesses? Et pourtant les ordres sont clairs, mais on crit à la misère!

Pourtant avec la vie dans les grandes villes, il est difficile de se construire une maison « au sérum », c'est pourquoi il faut impérativement se fier aux institutions bancaires.

Contacté un spécialiste pour me faire étude du dossier à présenter à mon banquier, ce ne fut pas difficile. En attendant

la réponse du banquier, je contactais un confrère pour lui parler:

— Mon frère, j'ai fait une demande officielle à l'une de mes banques pour un crédit de construction d'une maison.

— Et tu penses que tu seras répondu? me demanda-t-il.

— Pourquoi pas? Posè-je (avec un peu de sourire).

— Ah bon, on verra!

— Ecoute mon Lieutenant, moi cela fait sept ans que je m'adresse à des banques, mais j'ai jamais eu de réponse. Heureusement que j'avais, avant accident, achevé de me construire une hutte. Tu vas rencontrer des tracasseries administratives de toutes les couleurs tellement que te regardant, tu seras bien sûr dégouté de toi!

— Ce n'est pas possible! Et je riais toujours. Je m'imaginai qu'il était en train d'en rajouter.

— Ecoute Pascal, être handicapé, ce n'était pas franchement si malheureux que ça, si l'entourage ne venait pas y mettre du « piment ».

Moi je me suis demandé comment, le philosophe français Jean Paul Sartre a pu bien réaliser que l'enfer est bien les autres. Franchement, il a visé le coeur!

— Mais tu en arrives là?

— Ah bon! Prenons notre verre, tu m'en parleras, peut-être toi

ça ira, puisque tu es officier... Officier G2 en plus! Certainement qu'ici le service ne m'était qu'une continuité, Continuité dans la suite... la joie de servir recréait en moi un zèle, ce zèle qui me ferait croire que j'étais toujours quelqu'un; cette joie qui m'enfonçait vers un dévouement suivi, soutenu, dans la mesure où mes supérieurs n'avaient jamais eu de retenu à me responsabiliser davantage, avec respect et dignité.

Lorsque j'ai eu à assurer le « All under box control », je n'avais jamais rencontré de dossier qui m'eût exigé à aller gratter Banzukenyere<sup>6</sup> pour donner la suite, je sais, mon chef ne m'avait pas trop désapprécié même si mon expérience était débutante. Quand on a l'habitude de suivre un raccourci, on arrive vite, on ne s'impatiente pas devant le succès.

Un matin d'un certain Mardi, je me lève tôt pour le travail normal. J'avais donné consigne à mon chauffeur le Cpl NGENDEYE de venir me prendre au plus tard 6H30. La 504 noire à ma disposition était en ordre avant l'heure précitée.

Au bureau, dans les premiers courriers :

— une notification de crédit! Et cela dans un mois après la demande.

Je commençais à m'imaginer que mon confrère avait exagéré, qu'il n'avait peut-être jamais présenté un dossier bien étudié. Mais aussi je me disais; c'est un cultivé comment se fait-il qu'il ignorât la façon dont on demande un emprunt ?

N'est-il pas mûr? Est-il léger que les banques ne lui donnent pas confiance ?

De toutes les façons, on ne peut pas prêter de l'argent à quelqu'un qu'on croit qu'il ne remboursera pas. Tout homme, par son comportement se forge une certaine crédibilité ou s'élimine de lui-même!

Un jeudi de la même semaine, je suis allé à ma banque pour les formalités. Quand je me suis annoncé au responsable du crédit, il m'a tout de suite envoyé ses agents pour signer les papiers dans ma voiture alors que j'avais déjà pris ma chaise. A la BACAR tout marche en ordre, en moins d'une heure j'avais signé le contrat mais pour débloqué cet argent, je devais déposer certains documents. Comme je le disais au début, la SORAS était née, la SONARWA venait d'avoir un concurrent, je me fie à la nouvelle donne. Je ne me souviens plus du jour mais c'était le treize, vendredi ou jeudi, je téléphone à la SORAS :

— Bonjour Monsieur

— Bonjour

— Je m'appelle SIMBIKANGWA, Lieutenant de l'Armée Rwandaise, je désire une assurance vie.

— Oh! il n'y a pas de problème surtout si c'est pour couvrir un crédit, il faut simplement nous emmener une attestation médicale délivrée par un médecin du Gouvernement.

Un mardi suivant, j'avais trouvé la pièce, j'ai téléphoné pour m'annoncer.

- Bonjour Monsieur
- Bonjour
- Je vous demandais si vous étiez disponibles pour me recevoir à propos de ma demande d'assurance-vie.
- Oui, mais on m'a dit que vous étiez en chaise roulante ?
- Oui, mais qu'est-ce que cela fait ?
- Bon! Venez, on se rencontre en bas.

Je pars, cinq minutes après, j'étais là avec mon chauffeur. « Heureusement » le monsieur nous attendait au rez de chaussée. Lorsque j'ai voulu prendre ma chaise et aller en parler dans son bureau, il m'a dit que c'était inutile car son directeur venait de lui dire que c'était impossible de donner assurance-vie à une personne dont l'assurance vie est à 100% négative. Ce taux parce que le degré d'incapacité d'utiliser mes jambes comme avant est grande.

- Mais monsieur, vous voulez dire qu'il soit impossible que j'obtienne cette assurance ?
- Non! vous pouvez contacter le directeur au téléphone.
- Et son numéro ?
- Il n'en a pas! Il faut repasser par la centrale.

J'ai failli m'emporter, mais j'ai pensé qu'il fallait attendre les contacts avec le directeur avant de « me barricader les chemins ».

Je n'avais pas encore oublié ce médecin rwandais rencontré près de l'Atomium à Bruxelles lorsqu'on faisait une promenade en chaise.

- Bonjour Monsieur ?
- Bonjour
- Vous n'êtes pas rwandais ?
- Si, je le suis.
- Et vous êtes ici depuis quand ?
- Depuis six mois. Comment me reconnaissez-vous ?
- C'est que je connais ton grand frère, Officier à la Garde Présidentielle.
- Mon grand-frère ? Comment s'appelle-t-il ? (en souriant un peu)
- Ce n'est pas SIMBIKANGWA ?
- Oui, c'est moi Docteur.
- Excusez-moi! Et comment cela vous est-il arrivé ?
- Dans un accident de roulage.
- Courage, je viendrai souvent te rendre visite.

Je ne saurais pourquoi il a dû croire que j'étais petit-frère du Lieutenant plutôt que lui-même. Nul doute que, comme il m'avait vu dans le passé, jamais il n'aurait pu s'imaginer me voir dans cet état, même si dans cet hôpital presque la plupart des patients étaient comme moi. Cela m'a aussi fait penser à une relation qui me disait au retour dans le pays :

Si c'était un autre « Ibibi birarutana »<sup>6</sup>, tu étais quand même plus important.

J'ai pensé que mes amis oubliaient une chose. Chaque chose est pourtant importante selon sa destinée. Mais qui sait qui ferait quoi, qui pourrait quoi ? Quelles que soient nos prouesses d'hier et celles d'aujourd'hui, nul ne saurait nos épanchements ni encore nos nouveaux exploits de demain.

Je commençais à me demander pourquoi je m'étais aventuré à la SORAS où je ne connaissais personne alors qu'à la SONARWA j'y avais des amis même parmi le haut cadre.

J'ai attendu des mois et des mois avant de me décider s'il fallait chercher la Centrale pour me relier à la direction de la SORAS ou s'il fallait tenter à la SONARWA, ou encore annuler purement et simplement, ne plus penser à l'assurance, partant, au crédit ...

Je devais reprendre ma place avec mes bagages bourrés d'arrogance anéantie.

Mes amis Joseph, Pierre et moi, sommes allés visiter le Centre National des Handicapés à Gatagara qui n'accueille que des enfants aveugles et ceux atteints de poliomyélite. Jadis tenu par les pères blancs, aujourd'hui par les maristes. Un confrère m'avait dit que les grands herbes commençaient à habiter certains locaux et quand à la rentabilisation du centre, on commence à oublier le Père Fripont NDAGIJIMANA.

J'ai vu des enfants aux jambes «en aiguilles tordues», et pourtant ils couraient, j'en ai vus aux yeux dociles et pourtant ils me dévisageaient tendrement que je me pose encore aujourd'hui, qui du cœur, de l'esprit ou des pupilles s'occupe du regard ?

Lorsque Claire, Perpétue et Tamari distribuaient de petits cadeaux aux enfants, une très jolie petite fille est venue, main tendue vers moi, s'appuyant sur l'accoudoir gauche de ma

chaise et dit : — Papa, vous nous avez amené des fruits délicieux.

Sans yeux, elle avait vu que je n'étais pas une femme, elle avait vu que j'étais père et pourtant les paupières étaient hermétiquement fermées. L'orbite presque vidée, néanmoins, je ne lui avais pas encore adressé un mot. Tout le monde serait ébaubi de cette étrangeté de perception dans un corps trompé au fond de sainteté. J'ai pensé à prendre l'enfant pour l'adopter, mais les autres ? Sans moyens de les servir, je me retiens. Dans toutes mes démarches et des entre-temps, je commençais à voir clair dans ce qui va m'arriver par la suite. Je ne vais plus être considéré comme un homme, je ne vais plus voir les choses comme je les vois, je vais être pris par le subjectivisme, je vais considérer les choses de travers, je vais être acculé à me recroqueviller dans mon sac, non seulement j'ai plus que souffert physiquement, je vais être moralement aplati jusqu'à me redemander pourquoi n'ai-je pas été étouffé complètement ! Heureusement, la nature a tout prévu, en face du mal, Dieu place le bien, en face du rien, Dieu place le tout .... Il y a toujours des solutions de rechange, à un manque, il viendra quelque chose ....

Lorsque mon ami Joseph me parlait d'un certain Juvénal — Mon frère, au moment où certains ne perdaient plus leur temps à me sourire ou me saluer, un ministre m'a aidé à esquisser la nouvelle marche, les voies de l'amitié, la force d'espérer. Jamais, ajoutait-il, je ne laisserais un instant cet

homme en dehors de ma vie pour tout ce qui reste, car je ne le pourrais. Mais si une autre force venait chercher à briser les chaînes, seul ce que je suis résisterait. Mais ces « gens » me semblent être destinés à être des hommes de clarté qui n'éblouisse pas, des hommes de courage qui ne nous ont jamais abandonné au milieu des ténèbres, des hommes de fermeté qui ne cautionnent jamais les détours, mais aussi des hommes au milieu des hommes et des hommes avec toute cette bonté et cet attachement à la paix, à la justice ... Les hommes complets on les rencontre rarement dans un espace de vulgarité, mais ces hommes faits, on les rencontre dans un univers de rêve pittoresque, dans les milieux de rencontre des âmes en gaieté, dans les endroits où la souffrance dans l'effort, où le resaisissement dans l'angoisse quand on a l'espoir d'avancer et trouver la rue des hauteurs n'est jamais perdu.

Mais on s'excuse aux témoins de Jéhovah ; on a jamais prié un homme. On ne connaît pas trop ses limites, mais on a droit dans toutes nos faiblesses et notre petitesse de regarder et de dire même si certaines de nos paroles vous mettraient un pinceau droit à vos imaginations peut-être aussi maladroitement. Nous supposons qu'on ouvre au débat, au regard. Et un homme n'est complet que lorsqu'il est capable de distinguer le bien du mal, se réjouir du premier et regretter le second.

Et si ces hommes ne sont pas des modèles, demandez l'exemple de la petitesse ou regardez longuement tous ces yeux qui te regardent, puis baisse la tête, ferme les yeux pour les

regarder de nouveau, c'est la seule piste qui mène à distinguer le petit du grand, dépourvu d'illusion d'optique.

Mon ami venait de me faire remarquer que : un mai, c'est un homme, et un homme c'est quelqu'un qui évite le mal pour chercher le bien. Un ami c'est comme ce Joseph ou ce Laurent, ce Pasteur — recevez ma gratitude. Imaginez quelqu'un qui vient et vous rencontre en roulette, rabaissé à votre plus « simple expression » et vous dit : « Venez demain vous ferez partie de mon équipe de rugby ». Sans mesquinerie et vous donne le nécessaire pour l'entraînement.

Un homme ce n'est pas cette masse imposante qui en contact maladroit avec une mouche l'écrase; un homme ce n'est pas ces graisses qui donnent l'impression de vitalité dans une housse vide; c'est plutôt cela qu'on ne pourrait définir, c'est cette chose qui n'en est pas une pour nous, c'est cela qui nous donne les moyens d'aimer et persister. Un homme, ce n'est pas celui d'après moi le déluge, ce n'est point celui qui sciemment fait les choses qui touchent à la dignité de son prochain. Un homme est celui qui se connaît avant de chercher les autres. Un homme est qui sait où il va ou du moins y pense et réunit par conséquent les moyens d'y arriver pas dans l'ombre mais dans la transparence. Un homme est celui qui sait que c'est en blessant le cœur de son prochain qu'il creuse petit à petit sa mauvaise tombe à lui, car d'une façon ou d'une autre les hommes se rencontrent et se parlent et un jour ils sont au pied d'égalité dans leur misère à laquelle ils ne peuvent se dérober, et c'est à ce moment-là, qu'on ne sait pas vanter les tombes

dorées ou pleurer celles en nattes... Mais on ne peut que vanter la fraternité car on est très proche. C'est à ce moment-là qu'on se comprend très bien, « les miroirs cassés ».

On n'a plus besoin ni des yeux pour voir, ni des jambes pour marcher à pied ... La langue pour parler. On n'a droit qu'au silence absolu, du moins là-bas tout le monde a droit à la sagesse. Là, on parle lorsqu'on a la parole, lorsqu'on a un message utile. Ou bien vous représentez un panneau d'orientation ou bien vous marquez un signe d'interdiction. Dans le premier cas, la mort a transi les cœurs, dans le second, elle n'a provoqué qu'un soupir de soulagement. A nous de choisir !

Je sais, nous n'avons pas peur de la mort car elle nous appartient totalement. Nous en avons plutôt à des choses auxquelles nous avons des choix car leur manque nous accâble. Mais nous devrions chercher à bien mourir en travaillant le plus sérieusement du monde, le plus humainement possible, mourir où tout le monde dit « See you later », avec la joie de vous retrouver, quelque part où il est prévu de bonnes places et on sait que ces dernières ne sont réservées qu'à ceux qui sur terre se seront bien comportés, nous dit la morale chrétienne non sans vision.

Toujours à Bruxelles, les amis m'écrivaient pour me rappeler les vieux bons souvenirs, pour me porter conseils et encouragements. D'autres m'écrivaient ou me téléphonaient pour me parler, me citer les vieilles connaissances déjà éteintes, qui des jeunes, qui des vieux et parmi eux mes vieux compagnons d'arme et pour la plupart des Officiers. Tout cela

pour me montrer que malgré ce grave accident, je résiste alors que certains restés au pays et apparemment en bonne santé partent avant moi, comme si mes amis oubliaient que le jour «J» est irreculable quelle que soit la nature de l'intervention humaine et devant tous les sujets du monde.

Mais cela ne veut rien dire du moment où dans l'autre institution, on devait demander l'intervention du «Luxembourg» pour prendre décision alors que l'Etat en dispose de plus de moitié des actions. Il a fallu le retour de mission du Directeur Général pour s'opposer au verdict — Nous notons à vous informer que votre dossier sera réexaminé après 12 mois — Si ce rwandais avait agi comme cet expatrié, cela eût été dire que fini avec moi de repenser à vivre, à être comme les autres, à chercher à entreprendre bien sûr pour me soutenir, mais aussi encourager les autres.

Je ne dis pas combien j'ai du soupirer — vive l'éducation, vive la formation, vive l'ouverture, vive la paix, vive la liberté. Les malheurs les plus abominables arrivent dans les moments de gaieté, car toute joie diminue la concentration, attire plutôt la grande distraction. Fouillons le sourire mais aussi en vigilant. Les hommes de sécurité aiment dire — Je hais le silence car de lui naissent les volcans ! Et moi je dis que je crains l'ignorance car d'elle les civilisations, au lieu de progresser déclinent. Sommes-nous formés, sommes-nous informés des réalités dans nous-mêmes et chez nous ? Ou les menteurs tentent de nous broyer avec leurs visées «personnalo-



égoïstes»? Au lieu de travailler dur, nous nous fions à l'escroquerie mentale ; au lieu de foncer coude à coude comme certaines nations vers les portes du développement, nous cherchons à brûler les greniers pour aller mendier après.

Au lieu de faire sortir de nos minings des idées solides de construction, nous allons nous imaginer du simplisme de Fourier qui nous ferait croire que les deux mille maisons des particuliers produiraient des ressources où les sept millions voire les dix millions de rwandais aux horizons 2000, auraient leur part et dormir en suffisance ! Même le communisme russe courtise le Thatchérisme ! La formule de la paix, unité pour progrès de tous, provient d'une pensée providentielle à consolider et développer.

Un musulman de haut rang du nom de Ismaël m'a dit :

« — J'ai lu tout le coran, je suis un homme et j'en connais d'autres, je ne connais pas d'action que HABYARIMANA ait produite qui porte gravement atteinte à la loi de Dieu.

Et l'archevêque de Kigali Mgr NSENGIYUMVA a posé une question oratoire dans une homélie — Quelle est la relation entre HABYARIMANA et le Pape Jean Paul II ? Il a répondu à lui-même :

— Les deux aiment la paix —

Nous devons chasser de nos esprits :

— Couchons-nous, le sommeil nous apportera à manger. Il faut penser au repos quand on a la réserve en nourriture, autrement pas se donner de répit jusqu'au dernier souffle.

Pas « ubukeye bwishakira icyo burya »<sup>7</sup>.

Si je n'étais pas dans un Etat de Droit, j'aurais été devenu un bon mendiant amusant!

Un ami m'a donné une blague qui n'est qu'une profonde réalité — Moi et Léon, nous avons obtenu des crédits pour construction, nous avons reçu chacun dix millions, mon ami lui a construit une maison à six millions, des 4 restants, il a acheté un AUDI 100 avec le reliquat il a « vécu » ! Qui des « nanas » de KIG et de Buja tout cela via Bruxelles. Alors que moi je n'ai construit qu'une maison pour le tout, cela va de soi bien sûr que ma maison a eu une location plus élevée que celle de mon compagnon et maintenant les intérêts se sont accumulés que sa maison a été vendue aux enchères pour faute de paiement mais mon ami court partout en disant que j'ai volé puisque j'ai déjà remboursé le crédit et que après, j'ai pu acquérir une petite bagnole — Nous avons reçu ces crédits il y a de cela 10 ans.

Nos cris à la misère ! Oh la corruption ! Même justifiés soient-ils, ne devraient pas nous écarter de l'essentiel. Car, du moment que les intellectuels ne descendront pas sur collines faire partie des conseils techniques de leurs communes et surtout de leurs secteurs et cellules dirigés par des paysans qui ne sont pas assez ouverts pour concevoir de grands desseins. Et si l'irresponsabilité qui se lit n'est pas « pilée », pensez que personne ne sera mis en cause — mais nous tous, car ce que fait le bourgmestre de la Commune Murambi ou celui de Bwakira n'est dicté par le Conseil du Gouvernement, mais bien par leurs propres méninges — Hommage évidemment à Iyakaremye, agriculteur et éleveur de Musambira dont la volonté et le génie ont permis des éclosions incroyables.

## MON ANGE GARDIEN OU ETAIS-TU ?

*Tard je t'ai aimée, ô beauté si ancienne  
et si nouvelle, tard je t'ai aimée ! Mais quoi !  
Tu étais au-dedans de moi, et j'étais moi, en  
dehors de moi-même ! Et c'est au dehors que  
je te cherchais ; je me ruais, dans ma laideur,  
sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec  
moi et je n'étais pas avec toi, retenu loin de  
toi par ces choses qui ne seraient point, si  
elles n'étaient en toi. Tu m'as appelé, et ton  
cri a forcé ma sourdité ; tu as brillé et ton  
éclat a chassé ma cécité.*

*Saint Augustin.*

Je n'avais jamais cessé de m'interroger :

— Mais pourquoi le choix s'est-il fait sur moi ? Après tout, plus d'une dizaine de passagers à bord, personne n'a eu aucune égratignure notoire sauf moi. Cela faisait une dizaine de minutes que je venais de demander à deux messieurs qui étaient devant pour me laisser place. Tout devait me sembler, quelques instants après, à un piège tendu, mais par qui ? Personne ne sait répondre.

Dans les jours suivants, je me posais toujours :

— Franchement qu'est-ce que j'allais faire devant ? Quel est ce démon qui m'attirait vers ce gouffre comme un papillon qui aime quitter sa loge pour visiter les flammes !

— Cette force irrésistible ne viendrait qu'au-delà, pensais-je.

Pourtant, Dieu ne souhaite ou ne fait de mal à personne. Et alors où chercher la cause ? Au début, je m'imaginai tous les maux dont j'avais été coupable. Je me suis fait une sorte de rétrospection pour évaluer lesquelles. J'ai regretté deux fautes :

— C'était vers les années 73 au mois d'avril, nos voisins vivaient une tragédie macabre, les enfants d'une même mère s'entremangeaient alors que le pays exportait l'excédent de riz comme Caïn et Abel de l'ancien testament à partir des bases erronées. J'étais en 1ère Année Secondaire, un confrère m'a dit :

— Pascal, tu vois ces imbéciles de tutsi, ils ont tué nos frères, ils massacrent tout le monde même les femmes enceintes ! Nous devons nous venger même si les militaires ne nous le permettront pas.

— Mais comment ?

— On m'a dit qu'à Shyogwe on a tabassé un professeur de Botanique !

Et alors pourquoi ? Mais les tutsi rwandais sont les nôtres, ce ne sont pas les leurs et ceux que nous connaissons aujourd'hui ne nous ont rien fait, ils étaient aussi misérables que nos parents.

— Mai tu est bête, ils tuent nos frères !

— Mais nos frères sont lesquels ? Après tout ces hutu qu'ils tuent ce ne sont que leurs neveux ou leurs pères et grand-mères ; comment se fait-il qu'ils soient nos frères plus que ces tutsi avec lesquels nous partageons depuis l'existence, la joie et le malheur ? Nos ancêtres ont construit ensemble ce paisible pays. Même s'il y a eu des exactions. C'est à cause en grande partie du sous-développement mental de certains dirigeants dans les anciens temps.

En général, ces atrocités touchaient presque tout le monde et la tolérance est l'une des vertues qui caractérisent l'homme de Dieu.

Ici et là, c'est la confiance qu'il faut bâtir entre les uns et les autres. Il faut éviter que les uns se prennent comme des électrons libres dans un atome, alors que les autres restent calmes et solidaires pour la stabilité. Le seul passage obligé de symbiose ethnique dans nos régions, est de pousser plus loin la transparence, mais cette transparence devra suivre ou éduquer le développement de la mentalité de la masse populaire, qui a encore besoin de savoir utiliser « les baïonnettes intelligentes » pour recevoir les écrits et les dires de l'élite en dénonçant publiquement le mauvais passé sans oublier de montrer et corriger les erreurs du présent.

C'est également boucher le fossé qui limite les mariages intergroupes dans les deux sens. Encourager à tout prix les

mariages Tutsi-Hutukazi, car dans l'autres sens ça marche sans histoire. Cela montre que les jeunes tutsi restent encore crispés. On éviterait de nourrir beaucoup d'utopies, on diminuerait sinon supprimerait à la longue ces clivages ethniques qui, au lieu de nous compléter, nous divisent comme ne cesse de s'en étonner HABYARIMANA.

Cette évolution des mentalités est la seule source d'éviction des méfiances réciproques. Pour cela nous devons nous décontracter, nous mettre sérieusement à l'aise. Cette combinaison, très solitaire mettrait impérativement les fous de tout bord en neutralité, en deça et au-delà on ne tuerait pas ses propres enfants sans scrupule comme on y est souvent tombé pour des neveux, des nièces et des hommes avec qui vous avez fait un pacte de sang.

— Mais toi tu n'écoutes pas la radio, il ne reste plus de hutu là-bas, tout le monde a été décimé aux coups de bombes. Mais erreur au-delà, erreur ici pourquoi? Alors que pour les français: Vérité en deça des Pyrénées, erreur au-delà! Jusqu'à cet âge-là, même si, sur ma colline il y avait beaucoup de tutsi, je n'avais pas encore distingué l'un de l'autre. Nos parents ont toujours vécu en harmonie parfaite. Ni à la maison, ni à l'école primaire, jusqu'en 1ère secondaire, je n'avais jamais assisté ou entendu parler d'une dispute à caractère ethnique.

Mon grand-père maternel, NKULIYE André qui habitait près de la paroisse de Rambura avait beaucoup de bergers tutsi

qui souvent nous ravitaillaient en lait, c'était franchement nos meilleurs amis. Le rwandais n'a pas dit qu'un ami est celui qui connaît ce que tu manges le soir?

Et pourtant mon copain allait me convaincre d'aller venger nos « frères » en « terrorisant » une jolie demoiselle dont les parents n'habitaient pas loin de l'école. Au domicile de la fille, quand nous sommes apparus à l'entrée de l'enclos, elle est venue nous recevoir en courant, avec un sourire tout aussi habitable qu'une bâtisse au milieu d'une faune et une flore tranquilles et pittoresques. Si je réalisais ce que j'allais faire, je n'aurais pas eu de gourde pour retenir mes larmes ou simplement m'éteindre à jamais.

Puis la demoiselle a pris mon compagnon par le bras gauche pour nous entraîner vers la maison où une bière de bananes nous attendait. Lorsque la fille s'est éclipsée pendant 2 ou 3 minutes, nous amener à boire, le garçon m'a dit : on ne fait rien? Vraiment un homme, que pouvait-il faire d'autre? Si le contraire s'était produit, je m'imagine les réactions de Dieu. Jamais, je n'adhérerais à une religion qui me dirait : à toute confession — pardon de Dieu! Si on amassait toutes les bavures du monde durant une décennie et un soir demander et obtenir pardon — ce serait de la fausse morale.

L'intention étant une faute, mais le désistement volontaire en mérite largesse. C'est toujours peu compréhensible pour un homme de réagir comme les moutons

de Panurge. Comme si on pouvait partir parfois laissant le cerveau dans la malle à domicile.

Aller au dérapage, impossible, car au commandement de l'armée, un militaire sincèrement inspiré veillait, que finalement personne n'avait succombé au-delà des intentions, même si la liste des gens à assassiner était toujours affichée à l'école. Dans les jours qui ont suivi, un autre élève m'a dit :

— Mais qu'attend HABYARIMANA pour prendre le pouvoir et nous laisser descendre ? Il nous envoie plutôt les militaires pour nous museler et laisser nos frères pourrir sans secours comme des cancrélats ! (certainement que la 2ème République a beaucoup déçu les « guerriers »).

Le commandement de l'armée avait bien sûr envoyé le Major RUHASHYA, actuel inspecteur général des Forces Armées prévenir les troubles dans les écoles dont Shyira où je débutais à 14 ans mes études secondaires. Je ne me suis pas demandé pourquoi nous nous étions contentés d'aller traumatiser la fille alors que parmi nous en classe il y avait beaucoup de tutsi dont les professeurs.

Certainement que la honte et la peur de l'injustice envers nos frères innocents ont joué un grand rôle. Hommage à mon frère Boniface KIRARANGANYA. J'espère qu'il est pour le moment à côté du Messie comme il me semble pour redonner à son pays l'image de la vie vivifiante car le pays actuel s'est attaché à la vie vivante, dépourvue de mensonges et de peur d'être, où l'embryon se révolterait au sein de sa mère, contre

son développement comme s'il craignait sa condamnation innée.

Dans une soirée, un mec de la 3ème année est venu à côté de mon lit et dit : — Mais toi tu as un nez de « fallacha » ! Heureusement que j'étais encore de ce sang inarrêtable ! J'ai tout de suite piqué une colère de buffle. Il a dû avaler deux hypercutes qui l'ont rendu si impuissant qu'il est devenu par après mon grand copain ! On ne naît jamais nerveux, on le devient. J'ai réagi ainsi non parce qu'être fallacha me faisait peur mais parce que le jeune homme me jugeait très hâtivement faux. Et après la lecture du Kanguka n° 27, d'ailleurs quand je vois des milliers et des milliers de mes compatriotes nourris par le propre génie du dynamique PDG de l'E.R.P., je me demande ce que je répondrais si mon pays me demandait qui entre moi et cet homme servait plus les intérêts des uns et des autres.

Je ne souligne pas la taille de la différence, mais dans la mesure où l'on met tout son énergie à chercher à avancer son peuple, à recevoir dans le possible tous ceux qui viennent et répondre à leurs appels tant que réalisable, je pense que cet homme serait l'un des plus grand hutu, si nous voulons dire que ces derniers symbolisent le monde en éveil pour le progrès de la masse.

On ne peut pas se réjouir parce qu'on dit qu'on est celui-ci ou celui-là, mais le faire parce qu'on est fin d'esprit, parce qu'on recherche la compréhension, l'amitié de tout un peuple. En

somme c'est éviter tout comportement qui épouse celui des Inyenzi d'après 73. Car Inyenzi est un hutu qui détourne les deniers publics ; c'est un tutsi qui croit toujours à l'utopie. C'est un Hutu qui trompe le peuple, qui, ayant des responsabilités, les abuse au détriment de ce dernier ; c'est un tutsi qui ne fait pas tout ce qui est à tout son pouvoir pour enraciner les fondements de paix, de solidarité, d'unité du peuple, pour le progrès de tous.

Un Inyenzi est un hutu ou un tutsi qui, proche du Chef, ne lui devient que servile et flagorneur. C'est certainement un hutu, un tutsi ou un twa qui, au lieu de mettre de façon clairement fouillée ses pensées au service des autres, préfère les livrer à des personnes qui ne veulent écouter que tout ce qui sème la confusion entre les gens par désinformation pour intoxiquer les plus fragibles, ce qui aboutit parfois à la démobilisation des masses populaires encore influençables surtout lorsqu'il s'agit d'une démagogie très bien orchestrée, car par la misère, les gens s'adonnent aux jalousies, deviennent méchants et hypothèquent l'esprit cartésien pour vivre les rumeurs et l'irrationnel, ce qui crée la fainéantise, le manque de courage et détruit la volonté des recherches, obstrue la voie de création, d'ouverture, par une lutte intellectuelle et physique pour la recherche de l'efficacité, du rendement, du possible en vue de sortir de la grande pauvreté. Un Inyenzi c'est en somme un tutsi, un hutu ou un twa qui a de l'argent, mais ne cherche pas à investir pour la création d'emplois.

Quatorze ans venaient de s'écouler. Comment se fait-il que Dieu ne m'eût pas pardonné de cette faute, puisque nous nous étions rétractés au bon moment et bien, c'est-à-dire sans avoir provoqué traumatisme chez la fille ? Je me disais, ah ! ce n'est pas à cause de cela que Dieu a opéré son choix sur moi.

J'ai pris encore plus d'une dizaine de jours à chercher dans le temps ce que j'aurais fait encore de spécialement négatif dans ma vie écoulée. Trouver, impossible, car personne ne pourra venir et dire :

— Pascal, tu as osé les coups bas dans l'intention de couler quelqu'un. Et nul ne douterait de la sincérité de mes actions ! Ici j'exagère, je manque bien sûr de cette sincérité et je tombe dans la vantardise inutile ! Et pourtant je ne fais que brosser un tableau sale mais plus sale que quoi ? Me demandais-je. La perfection n'est jamais de ce monde, mais nos nullités sont de différents degrés, ai-je vraiment dépassé les limites du tolérable pour que Dieu me lâche, m'abandonne dans un désert tout nu, sans eau, sans animaux ... sans nature ! Et je me tapais au cœur. — Pourquoi moi mon Dieu ?

Ma constatation à moi, fut ma conviction, mon pari. Puisque je ne me reprochais pas vraiment de bavures gravement insupportables plus que mes semblables n'en ont commises et n'en commettent sans pour autant subir mon sort, ce n'est pas par punition que j'ai pris cette couleur, ce cachet de « mini-homme » où les autres s'interrogent si nous mangeons, où on nous prend pour d'éternels grands enfants ... ou si nous

ne sommes pas des dieux sans adaptés ! Plutôt j'étais amené à cette réflexion : — Après tout, l'homme est pour Dieu, ce que l'animal est pour l'homme. Même si Dieu a créé l'homme à son image, par rapport à lui il a laissé une moyenne d'intelligence et peu de puissances, et l'homme face à l'animal, Dieu a donné au premier un peu d'intelligence, partant, de puissance qu'au second. Et ces bêtes existent pour nous servir, comme nous le sommes pour être au service de Dieu.

Jamais un homme ne peut pas haïr un animal car ce dernier ne peut jamais commettre une faute. Et s'il en commet c'est que l'homme n'a pas su le mettre à sa juste place. Cette assertion peut-elle être appliquée à l'attitude de Dieu à l'égard de l'homme pour ainsi dire qu'il est à l'origine de tout ce qui arrive ? Je peux dire que oui dans la mesure où nous admettons que les reflets, les formes de la chose, ne déterminent pas son essence. Peut-être que comme nous apparaissions en dehors de la normale, c'est l'image souhaitée par Dieu pour exprimer quelque chose de sublime. L'expression parfaite de l'impuissance humaine. Nos faiblesses, une fois éventées, tissent grandeur aux autres acculés à la sagesse. L'admiration, l'étonnement, les humiliations ... donnent à réfléchir, et quand on prend du temps pour le faire, il est rare qu'on échappe au dû.

Je continuais néanmoins à me regarder, à scruter dans mon for intérieur pour puiser dans les vieux souvenirs sans succès. Soudain, je vis que je m'étais vraiment passé de Dieu. C'est mon deuxième égarement, mais le plus malheureux aussi.

Je me souviens, c'était un mois avant mon accident, ou même trois semaines seulement lorsqu'au mess des officiers. je discutais avec le Commandant de Bataillon Garde Présidentielle sur Dieu.

J'avais essayé de le convaincre sur l'inexistence de Dieu. De cette discussion, il en était sorti ébahi, presque à l'effondrement de ma persistance à renier l'existence de Dieu !

- Mon Colonel, vous croyez que Dieu existe ?
- Si, j'y crois.
- Et il est tout pouvoir ?
- Naturellement.
- Et pourquoi aurait-il accepté qu'il y ait des millions et des millions de communistes athéistes dans le monde ?
- Ce n'est pas pour rien que Dieu nous a donné les capacités de transcender la nature, en nous donnant l'intelligence. Par cette dernière faculté, il nous a donné le pouvoir de choisir, de distinguer le bien du mal auquel chaque homme aura d'une façon ou d'une autre à répondre un jour. La minutieuse réflexion ne m'avait pas pourtant convaincu, car je suis resté à mes positions jusqu'en novembre 1986, un certain dimanche, vers 11 heures de Kigali, j'étais encore à Brugmann où j'ai découvert Dieu après contact d'une sœur blanche de la Maison Africaine de Bruxelles dénommée Françoise. Lorsqu'elle me demandait de prier avec elle, je lui répondais que je commençais plutôt à me sentir de plus en plus éloigné de Dieu. J'ai même osé lui dire que j'étais athée ! Elle m'a alors dit : —



Pascal, voilà le moment le plus crucial de ta vie, le plus important aussi, car en te déclarant à haute voix d'athéisme, c'est l'occasion qui est venue pour toi d'enterrer définitivement la hache du désespoir, je suppose que tu aimes les choses non ! Mais tu ne les auras que lorsque Dieu te les aura offertes et cela comme il se doit ... car tout le monde se lève et va chercher, mais en définitive, qui trouve ce qu'il désire et de la façon dessinée, sans souffrances ? Crois en Dieu car seul, lui est consolation, lui est espoir. Le seul avenir possible, seul lui vous est ami et peut vous offrir quelque chose. Je suppose aussi qu'avant votre accident, vous aviez des plans et maintenant il vous faudra en créer d'autres et jusqu'à quand ? Croyez-moi, Dieu dans votre cœur et dans votre esprit, vous aurez encore la joie de vivre autrement, même mieux.

— Oui, ma sœur, j'ai compris ! Je n'ai pas ruminé longtemps sur sa parole avant d'y adhérer, comme si je venais de recevoir en direct la parole de Dieu par l'ange Gabriël. Mais ce me fut réel car maintenant je sais que je ne suis pas ce que je sais et ce qu'on voit, seul Dieu sait et voit ce que je suis en totalité. L'abbé Antoine NIYITEGEKA lui me disait que j'étais devenu plus beau à jamais car je suis intéressant pour tout le monde et personne ne peut qu'aveuglement se refuser à me regarder car Dieu m'a fait ainsi pour que ceux qui me voient s'interrogent et se mettent au service des autres dans la volonté et la joie.

Je me disais aussi, et si cet oubli de Dieu dont je me pressais souvent à m'attribuer aurait été à l'origine de ce qui

m'est arrivé ! Je me répondais immédiatement par cette question : — Jean Paul Sartre est mort octogénaire et d'une mort naturelle ! pourtant cet homme se réclamait farouchement avec démonstration de si rare conviction, partisan de l'athéisme. Néanmoins ... il n'était plus question pour moi d'établir un lien entre ma dite faute et le véhicule qui a dérapé. Alors ce fut la faute du Chauffeur, son imprudence, sa négligence ou le fait du hasard ! Tout est oui et tout est non, car rien ne justifie spirituellement les victimes des tremblements de terre, des éboulements, des éruptions volcaniques, les morts-nés ... et rien ne justifie pourquoi le chauffeur ait pu sortir indemne de l'accident car il ne l'aurait jamais voulu, ignorant totalement son issue. Et la petite Juan Dubois dont j'ai déjà parlé, m'a rassuré que ce n'était pas par mes fautes devant un Dieu courroucé que je suis devenu ainsi car à son âge, elle n'avait pas encore pu offenser Dieu et qui plus est, même si ses parents en avaient commises de trop, ce n'est pas l'enfant qui payerait les forfaits, la justice divine ressemblerait à celle des hommes primitifs ou les faibles payaient les bavures des plus forts.

Finalement, je me demandais ce que Dieu a voulu de moi, après tout, n'étais-je pas disposé à servir debout qu'assis ? Puis, je m'imaginai une partie de chasse où mon ami aurait, en visant une antilope, une balle se serait perdue dans la savane pour atteindre un lionceau très protégé par la loi. Je ne dirais pas combien mon ami verserait de larmes, mais ce serait fini, il aurait commis bien qu'involontairement une faute à la nature.

Le simple fait de n'avoir pas très bien visé a causé ce qui n'était pas prévu et était prohibé.

Cela peut-il arriver à Dieu pour l'un ou l'autre de ses créatures ? Pour dire :

- Dieu m'a tiré du monde comme un pêcheur tire un poisson d'un océan ou comme un chasseur attrape un gibier dans une zone de chasse ?
- Oui, Dieu m'a tiré, m'a blessé puis m'a soigné et m'a donné un message à transmettre à vous tous mes frères et sœurs :
- Supportez-vous les uns les autres et mettez un plus aux relativement faibles pour leur donner plus de joie de vivre et vous donner raison d'être plus que les plantes n'en ont faculté — Puis, je me replongeais dans mes souvenirs à la prière composée au lit d'hôpital le 5 janvier 1987 :

Merci, Seigneur!

Oh! Quelles merveilles!

Oui, c'est vrai, tu m'as comblé par cet abandon!

Mais tu ne m'as pas oublié.

Je te chanterai cher père pour cette béatitude qui m'a rapproché de plus en plus de toi.

Puisse ce reflet me faire témoin de la grandeur Seigneur!

De l'humiliation qui conduit à la gloire; de la souffrance qui mène à la sagesse et de la vraie conscience qui fortifie ma foi en toi.

Merci Seigneur! Pour ce que je suis devenu par cette peine. En vous, je sais que ma peine n'est que superficielle.

Aurais-je Seigneur encore de forces pour servir dans la paix mes proches qui attendent? Puissent, les plus grands, supporter les petits comme ils sont.

Lorsque je méditais souvent sur certains dogmes de la religion, une question impossible resurgissait toujours dans mon esprit :

— Mais mon ange gardien, où était-il?

Cet être spirituel plein de bonté et de sagesse, attaché à la personne de chacun d'une façon inséparable en vue de le protéger, de le guider dans le droit chemin plus qu'un chauffeur ne le puisse pour son engin.

Cette créature de bonté, d'amour et de pitié, veille sur chacun à son repos, le guide dans les moments de rêve, mais aussi dans ses moments des réalités quotidiennes.

Il ne se sépare jamais de l'homme pour lui inspirer la pureté, la justice, le bon sens jusqu'à l'éternité. Telle était en tout cas, ma conception de cet être plus fort, toujours veillant et infailible, cet être capable de tout prévoir. Jamais, je ne pouvais l'imaginer un instant me laisser seul, était-il distrait? Lui aurais-je désobéi comme dans l'Ancien Testament au Livre des Juges 13,1—5 et 8—23 où l'ange de Dieu a été envoyé à la femme de Manoah lui annoncer qu'elle allait bientôt avoir un enfant du nom de Samson et que c'est lui qui devait délivrer le

peuple d'Israël des mains des romains mais à une condition de ne jamais couper la chevelure de l'enfant où résiderait le secret de sa puissance. Mais plus tard, quand Darila révéla le secret aux romains, les cheveux furent coupés et les conséquences furent catastrophiques. La parole de l'ange, l'ange en plus de Dieu, n'aurait pas été respectée! Après cet incident, Darila s'est-elle reprochée de quelque chose? Avait-elle agi en toute conscience? Dans le premier cas, ç'aurait été une faute-le non-respect des consignes — Mais dans le deuxième cas, la dame serait excusable car elle n'aurait pas agi contre l'avis de son conseiller interne et, elle n'aurait pas à le regretter car cela suppose qu'elle n'aurait pas pu faire autrement.

Elle aurait été donc en phase avec son guide, son protecteur et son Dieu. Et moi, même si je continue à me dire que j'avais oublié de boucler ma ceinture, je sais que les mouvements tectoniques disloquent les rocs les plus compacts et combien montagneux.

## MON FILS TU SERAS INFIRME

*Dieu est-il pour nous une promesse authentique de vie éternelle, ou bien une assurance imaginaire, contre les maux qui affligent la vie d'ici bas et contre la mort qui l'abolit?*

*(Gustave Thibon.)*

Secrétaire du Sous-chef responsable du Bushiru dans les années 1947, mon père avait été exclu du petit séminaire de Kabgayi une année auparavant pour laisser placer à un fils d'un sous-chef Rupiya qui résidait à Rubare (Giciye), nommé Rushihe qui venait d'échouer à Butare Astrida, avant d'embrasser la carrière d'enseignant qu'il exerça pendant plusieurs années jusqu'après la révolution de 1959, avant d'être élu membre parmi les responsables du Parti Parmehutu dans Karago.

Paradoxalement, le responsable de ce groupe était un tutsi, signe que ce parti au fond n'était pas mauvais, mais à la forme, il était pour un temps avant de paraître celui d'exclusion

car tous les fils du pays ne pouvaient pas s'y reconnaître totalement. Un groupe était dedans et les deux autres y vivaient mais n'y étaient pas. Car le parti devait finir par incarner une ethnie et non un peuple. Les bavures graves dans le temps, bien avant 1959 ont été dues, nous le savons, en grande partie pour les uns, au hasard mais pour les autres, à leur ingénuité.

Mon père me racontant comment les tutsi vivaient dans le parti « HUTU », il m'avait dit : « Après l'indépendance, les autres partis se sont éteints, tout le monde devait se réaliser dans le Parmehutu. Imaginer être propagandiste du parti qui formellement vous exclut, si ce n'est vraiment la vente, l'hypothèque de l'âme ! Nous l'avions élu comme notre chef parce qu'il était intelligent et très serviable, mais, je ne dirais pas comment cela causait de blessures à mon cœur quand j'écoutais ses discours, tellement il manquait de mots, que ce qu'il trouvait ne me faisait que souvent goûter d'amertume et de chagrin !

C'est d'ailleurs en partie des moments pareils qui apaisaient ma rancune d'avoir été renvoyé de l'école étant deuxième de la classe à la fin de l'année. Mais paradoxalement, c'était l'abbé Grégoire de la Paroisse de Rambura, un tutsi qui continuait à lutter pour que je retourne à l'école. Mais dans le temps, aller à l'école ne venant pas d'une famille de chef, de sous-chef, cela demandait évidemment des mérites

exceptionnels, surtout que les places étaient très convoitées suite à l'insuffisance des classes.

Moi je pense qu'après l'indépendance, le Parmehutu aurait été transformé tout de suite en Mouvement National pour éviter que les Twa et les Tutsi ne se sentent mis à la marge de leur patrie.

Le PARMEHUTU fut une bonne enseigne très émotive pour la réussite électorale du moment, et le banissement du complexe d'infériorité de la masse populaire longtemps entretenue dans le mensonge et l'asservissement. La première République avait un chef. Nous ne lui rendrons pas hommage assez. Mais il avait peu de conseillers scrupuleux, car tout bon conseiller devrait recevoir tout le monde sans faire collusion avec personne. Il devrait savoir choisir ses amis parmi les hommes vraiment intègres, soucieux très franchement de l'image positive du Chef de l'Etat à tous ses sujets. Il doit écarter tous ceux qui ont la langue bien « assaisonnée », car cette dernière n'éveille jamais, elle berce et tue. Il doit écarter évidemment tous ceux qui ont celle « des vipères » pour éviter qu'ils ne l'entraînent dans les réactions de subjectivité. Il devrait éviter d'avoir comme amis, les « beni-oui-oui » qui favorisent la léthargie du régime et cela lui demande indubitablement de s'écarter des corrompus et des amis dont les activités tombent en faillite pour éviter que ces derniers n'utilisent vos relations pour dissimuler et couvrir leurs malversations financières.

Les proches conseillers ou les conseillers les plus écoutés s'étaient endormis, s'étaient lancés dans la politique politicienne, étaient plus attirés par les plaisirs mondains et les ambitions personnelles que par le souci de faire gagner à tout prix la politique du guide qui au fond était très bonne.

Un chef ne devient mauvais que lorsqu'on l'y entraîne. Mon fils, j'ai vécu sous les rois et les belges et nous vivons l'après l'indépendance. Tout conseiller pour aider le chef à faire perdurer une politique vivante et toujours dynamique, qui donne satisfaction progressive de la masse, doit impérativement s'entourer des hommes dont la bonne volonté prime les autres critères.

Des hommes dynamiques et déterminés donc engagés totalement et de façon remarquable. Et dans tout cela, faciliter la multiplication des accès de communications...car seule la diversité des apports garantit le dosage, la dilution des extrêmes-le sommeil comme l'insomnie.

Et le regard dans plusieurs angles permet la découverte d'objets cachés- sinon oubliés qui pourraient servir à la fabrication de nouveaux outils susceptibles de faire vivre un espoir nouveau nourri d'idées nouvelles et variées où naissent dans cette convergence, une idée commune, mûrement assimilable par la majorité.

Aux nations développées, un responsable qui désapprouve une politique, le dit et donne ses idées en public.

Si ses idées ne passent pas, il choisit de rester et garder la solidarité consensuelle et le montre avec clarté sinon démissionne au lieu de chercher à s'acrocher tout en minant la rue qu'il est sensé emprunter ».

Lorsque mon père me disait cela, j'étais encore de ces officiers pleins de ténacité de jeunes à la bravoure et la puissance non dans le souci de me ménager les chapelles comme on dit, mais dans l'intention de mériter ma place au sein de la Garde Présidentielle et de pouvoir assumer mes responsabilités avec compétence de façon qu'on dise : il est à la hauteur de ses responsabilités. Douter de cela, c'eût été se déprendre de la sincérité de mes hommes qui m'avaient dit au cours d'un débriefing que la 2<sup>ème</sup> compagnie devenait petit à petit le GIGN de Kigali, un peu comme on appelait les chinois de la compagnie Neretse du Bataillon Paracommando au temps du Colonel Mayuya.

Ce héros assassiné parce que sa présence était sécurisante! La journée du 19 avril devrait être quelque chose pour les forces armées rwandaises. Seule la lâcheté sait pourquoi cet homme si gentil et honnête a dû subir une mort si atroce et plut au ciel injuste!

La liberté comme les jouissances affolent. Regarder l'occident ! Si les sept millions de rwandais pouvaient être à la portée des écrits de Marie France Cross dans Libre Belgique du début novembre 89 sur notre pays, nous devrions sauter certaines étapes du développement, car le peuple dès à présent,

devrait se tirer les taies des yeux et voir qu'un corps tout aussi blanc que la neige puisse abriter une âme toute aussi naturelle!

On a pas le temps de se fatiguer en travaillant, l'argent fait tout.

Figurez-vous, si quelqu'un venait vous dire que la Route Kigali-Cyangugu a été asphaltée sous le monarque Mibambwe Sentabyo ou si le Stade Amahoro, le Palais du Progrès, et la beauté de nos villes ont été bâtis avant Jésus Christ! Sauf s'elle avait titré son article « Tintin Fiction! »

Vraiment dire qu'au Rwanda il y a les enfants d'un groupe qui obtiennent 80% des points à l'Ecole mais ne poursuivent pas les études pour céder places à ceux de l'autre groupe dont les siens n'obtiennent que moins de 70%! Remarquez bien ce qu'on cherche — donc il y a les aryens et les juifs s'il n'y a pas les boers et les Noirs! ...

Le peuple rwandais, la jeunesse vivante et naissante jugeront. Quelle ne fût ma grande adhésion quand j'ai lu que notre guide est universel! On disait qu'il était Zaïrois comme Mobutu est Rwandais, comme Nyerere était Rwandais il y a moins de cinq ans, comme Museveni est de Ndorwa actuellement! C'est le seul point où on pouvait être d'accord avec la dame dans toute la dictée!

Mais devrions-nous adhérer à la formule-Quand le malheur a trop longtemps baigné dans le sang, ce dernier supporte mal la navigation par la paix? A nous la voie...

Un pistolet 9 mm dont j'allais bientôt maîtriser les secrets, une mitraillette Uzi qui commençait à me devenir un compagnon de choix, débarquer ou embarquer dans une voiture roulant à grande vitesse avec possibilité de me recueillir et me défendre aisément, et ma volonté farouche de manier à perfection les autres outils de la protection des VIP, tout cela me faisait revivre les temps héroïques de mes ancêtres.

C'était sous la monarchie et la colonisation où les tribus même de descendants proches se livraient des attaques fondées souvent sur la vengeance car la justice du pouvoir du moment n'était que « bidon ». Mon grand-père du nom de Mazeyose, un mushyushya venait d'être calomnié par un homme de sa tribu d'Abaramba du nom de Rwamiheto rwa Ruseru, lignée des Abungura situé en Commune Giciye actuelle.

Cela avait commencé lorsque Rwamiheto qui dirigeait les Abaramba et autres tribus soumises a cru perdre dans un proche avenir son hégémonie sur les abashyushya de Karago dont Mazeyose incarnait le leadership et l'étoile montante pouvant à la longue faire vaciller le pouvoir de Rwamiheto par son influence grandissante. C'est ainsi que Rwamiheto un peu plus puissant par le nombre de sujets et de surcroît de biens, fomenta une histoire de vol d'armes dont les hommes de Mazeyose auraient été coupables. L'accusation avaient été portée aux autorités de Kabaya.

Celles-ci avaient jugé bon d'enfermer le présumé dans la geôle de Gisenyi avant le prononcé du jugement. L'issue de la sentence fut que Mazeyose devait gagner la partie et être libéré de prison. Mais sorti malade empoisonné, il succomba, arrivé dans les régions de Mahoko près de Nyundo actuel. Il demanda à ses transporteurs de le venger.

Et comme de coutume, on devait se battre jusqu'à ce que Rwamiheto qui avait commandité le meurtre soit aussi exécuté. La bataille commença donc à Mahoko (Bugoyi) entre les accompagnateurs des deux chefs jusqu'à Samusure-Nyampundu, à la frontière des communes Karago et Giciye où les deux belligérants avaient concentré des troupes et fait venir beaucoup de renforts. Rwamiheto et son frère Ntiryerera avaient reçu les renforts de toute son armée et de ses amis de Kabaya, tandis que les hommes de Mazeyose conduits par Gituhe et Rukara avaient reçu les renforts de leurs frères dans les environs de Cyugi-Kinihira et Nanga.

Bien que les rapports en hommes étaient largement en défaveur des hommes de Mazeyose, ces derniers, par leur détermination et surtout leur expérience dans plusieurs batailles du genre qu'ils avaient souvent gagnées, parvinrent à écraser la majorité des assaillants dont Rwamiheto lui-même abattu par Gituhe aidé de Rukara rwa Rutaba, seul un petit nombre réussit à s'échapper. Le chef et les sous-chefs de la région ne pouvaient pas intervenir car leur pouvoir reposait sur la complicité de ces chefs coutumiers, or c'étaient ces

derniers qui étaient en conflit. On ne sait pas si ce conflit n'avait pas été ourdit par ces chefs qui n'avaient pas pu asseoir leur autorité avant d'arriver à diviser pour mieux régner.

J'étais encore au tronc commun à Shyira vers 1974, Bugunzu fils de Mazeyose, avant d'aller dans l'autre monde, m'avait demandé de devenir « guerrier » et Muziranenge son épouse parce que Mazeyose avait trouvé la mort, m'avait donné « un bâton de berger » et dit :

— Mon fils va et gagne!

J'étais bien sûr parti avec cette hantise, avec ce devoir auquel je ne pouvais jamais penser me soustraire, je craignais tellement ces vieux et surtout après leur mort que je crus souvent que tout ce qu'ils me disaient ne viendrait que de l'inspiration divine!

Mais devenir guerrier, jusqu'à quand? la guerre est une politique sanglante et la politique une guerre sans effusion de sang, disait un penseur.

Cette tâche ne demande pas que le courage et la force du lion, la simplicité et l'humilité d'un agneau, la capacité, la liberté, la fermeté et l'honnêteté d'un homme vertueux. L'on peut faire la guerre à la mésestime, à la pauvreté, à l'injustice ou l'ignorance et les armes à se servir différent suivant l'adversaire.

Nous avons la lecture, l'instruction pour cultiver l'esprit comme nous avons la houe pour défricher la misère.

Ceux qui cultivent, ceux qui entretiennent les armes, ceux qui les tirent, ceux qui soignent les maladies, qui élaborent les plans, ceux qui exécutent les ordres...

La part de chacun dans ce combat est nécessaire et indispensable. On ne pourrait pas aller sans se rappeler que celui qui tire les armes n'est pas nécessairement plus grand que celui qui les fabrique, ni que ce dernier pourrait peut-être égaler l'inventaire des formules de base.

Qui pourrait douter qu'une équipe gagne suite à un bon entraîneur? Et pourtant, ce dernier n'a pas joué, n'a pas été sur le terrain, il n'a fait que prodiguer conseils, assis, accroupi ou même couché...

Nos aïeux ne nous enseignent pas que nos amis les plus négligés restent pourtant les plus sincères et redoutables. Car d'eux peut toujours nous venir du jus nouvellement succulent plus que nous en recevons de nos amis les plus courtisés.

Dans cette vie je me pose des questions et on me les pose, j'essaie d'en trouver des réponses. Je suis et je reste donc utile à quelqu'un et pour quelque chose.

Je suis né guerrier et je devrais le rester tant que je vivrais, car cette lutte, ce combat sans merci que la survie, je la mène avec détermination et dans un idéal de toujours chercher à mieux faire. Je suis donc guerrier et je ne le suis d'ailleurs que trop car dans l'acceptation de ma vie où je dois faire preuve de mon sang froid, de courage exceptionnel aux yeux de l'environnement qui ne cesse de s'en étonner malgré ce terrible 28 juillet 1986. Oui, je combats la guerre et je la fais comme je la vis car porter un bérêt et mettre les bottines seulement ne

justifierait nullement pas l'importance du combattant. On combat là où l'on est, comme on est avec objectif de défendre une cause qui soit juste pour amener la tranquillité et la joie de votre prochain dont la quiétude est troublée ou risque de l'être. Autrement, on se combat lorsqu'on veut bâtir l'injustice. Et chez nous un admis parmi les ancêtres est celui qui n'a jamais été maudit. Donc reconnu avoir fait le bien, car les méchants ne devraient pas avoir droit au tombeau!

Certainement qu'à ce moment, mon père était parmi les hommes les plus forts de la région, un enseignant et un des responsables du parti au pouvoir en plus! Il devait se choisir comme épouse, l'une des jolies filles, les plus ravissantes dames de la région. Une de ces vieilles mamans qui n'ont jamais « perdu leur perle ».

Un jour, c'était au moment où on avait le seul marché de Gisenyi pour vendre la récolte de pommes de terre dites « Agasigarubaye » lorsqu'un gros panier se vendait à 3 ou 5 francs.

Ce jour-là, à 300 mètres du Centre d'Entraînement Commando de Bigogwe actuel, juste à la lisière d'une forêt naturelle appelée Gishwati, sept belles créatures se reposaient en attendant de reprendre le chemin vers Gisenyi. Une vieille dame bien âgée, ceinte d'une peau de bête avec à la torse une belle peau en zébrure brodée de petites crochettes et de perles dont l'ensemble grelottait au moindre mouvement et un collier semblable à celui porté par les pratiquants des rites traditionnels issus de Lyangombe dits « imandwa » pendant à sa tête, survint de Gisenyi et à la hauteur des jeunes filles, s'arrêta et dit :



— Vous êtes belles mes enfants ! D'une main, elle commença par toucher l'une après l'autre en prédisant ce qui arriverait à chacune d'elles :

- Kabyiruke - tu seras seule riche dans ta famille!
- Nyirantogore - tu seras stérile et tu mourras devenue folle!
- Nyirandarwokoye - tu seras stérile, tu vas errer et tu mourras à l'étranger et c'est ta petite sœur qui te remplacera ! (Elle a disparu en Uganda).
- Nyirahuku - tu seras veuve deux fois de suite et tu seras heureuse avec le troisième mari et vous aurez uniquement deux enfants.
- Nyiramwiza - tu n'as pas de frère, mais c'est ton enfant qui présidera les cérémonies d'enterrement de ta mère.
- Nyirantereye fille de Mwangaguhaba - tu vas avoir un bâtard, comme ta petite soeur et ce sont vos enfants qui hériteront les biens de tes parents.
- Nyirabanzi Régine, ce fut son tour, et la vieille de dire :  
— Tu auras un mari fort, avant de redevenir faible et puis ... vous aurez le premier enfant qui mourra au bas âge, le second sera une fille normale et le troisième sera un garçon qui aura une infirmité grave...

Il semble que toutes ces révélations aient été exaucées toutes sans exception ! Et cela ma mère l'avait dit à mon père pas plus d'un mois après le mariage et moi je savais ce qui arriverait depuis la cinquième année primaire lorsque Sylice Basangira était mon maître, incroyable mais vrai !

Mes parents m'avaient raconté cette histoire à l'occasion d'une grande libation en famille.

Ils m'avaient alors demandé de travailler avec prudence ! Car mon père me voyait de grande vélocité dans mes actions alors que ma mère, elle, me voyait trop dynamique.

Cela me fait souvenir que lorsqu'en 1978, au Collège de Musanze, nous venions d'être victimes d'une pénurie de farine pour la préparation du pain pendant plus de trois jours, j'avais conduit tout le collège à une marche de protestation vers la ville de Ruhengeri dans l'intention de rencontrer les autorités administratives de la préfecture, étant entendu que nous avions pensé que les responsables de l'école ne nous avaient pas bien compris.

Devant l'immeuble administratif de la préfecture de Ruhengeri, je devais arrêter tous mes hommes pour aller exposer la situation au Préfet. Il m'a bien reçu, très attentivement avant de me dire :

- Mais, tu n'es pas en classe terminale ?
- Si, je termine en juillet.
- Et pourquoi tu as accepté de réagir comme ça ?
- Mais c'est à cause de l'injustice qui règne là-bas.
- Mais quelle injustice, le fait que la farine vient de manquer, il y a trois jours, c'est cela l'injustice ? Et à la maison combien prends-tu de pain par jour ?

— Non, ce n'est pas que cela, nous avons aussi des professeurs incompetents et incorrects.

Certains ne corrigent que les feuilles des tests dont les « noms » sonnent bien tandis que d'autres distribuent les points au coup de dé!

— Ah! du moins si c'était cela l'objet principal de votre révolte, ç'aurait été plus compréhensible même si ce ne serait pas du tout solution.

— De toutes les façons, je te demande ceci :

— Vous devez toujours réfléchir suffisamment, avant d'agir, penser à vos familles d'abord, à ce que vos parents attendent de vous. Pensez à votre vie que vous voulez gâcher alors qu'il y avait plusieurs façons de poser vos doléances sans trop vous compromettre. Croyez-moi, même si vous faites des miracles, à la fin de l'année beaucoup de faibles devront être exclus de l'école et les meneurs bien sûr, mais si vous acceptez de reprendre les cours et vous calmer, je ferai le nécessaire pour que les responsables de l'école ne vous poursuivent pas. Sinon, je ne voudrais pas que vous nous obligiez à prendre des mesures qui ne vous arrangent guère.

Je repensais subitement à ma mère qui m'avait dit :

— Tu seras infirme... Je pense que si nous persévérons, des militaires nous tireront peut-être dessus. A ce moment-là, je ne sais pas où j'étais.

Le Préfet alors me dit :

— Et alors qu'est ce qui se passe ?

— Non, ce n'est rien, je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit.

Et effectivement, la plupart des élèves qui avaient obtenu distinction au premier et deuxième trimestre ont obtenu soixante ou cinquante points pour cent alors que les moyens et les faibles devaient échouer lamentablement et être renvoyés de l'école à la fin de l'année. Le destin venait de sceller leur sort à partir d'un fait aussi simple que ça. J'avais juré alors ne plus jamais me révolter pour le restant de ma vie. Je devais donc me faire enrôler dans l'armée et cela pour ne plus participer à la révolte, comme on m'avait dit que dans l'armée l'issue des révoltés est l'« anéantissement » des auteurs mais aussi je devais répondre aux ordres de mes grand-parents. Je commençais alors avec l'infatigable Bujyakra, à m'entraîner à faire le cross et nous intéresser à la gymnastique.

Puis à l'armée, j'ai plus pensé à ce que mes parents m'avaient dit sur mon destin.

Je commençais à me réaliser pleinement dans cette carrière. Cette hantise d'être handicapé un jour ne me revenait plus à l'esprit. Et après ce 28 juillet 1986, ça me revient toujours.

Et la vieille dame avait refusé tout présent pour tout le service qu'elle venait de rendre avant de disparaître dans la forêt vers Kora. Ce qui distingue cet acte de la sorcellerie.

Je n'en revenais plus de ces exactitudes qui n'auraient jamais encore accusé, aucune contradiction!

## MES JAMBES SONT-ELLES MES RACINES ?

Peut-on dire que l'homme en soi ne peut vivre pour lui seul et seul. Car, s'il travaillait pour soi, s'il ne partageait rien du malheur à la joie avec sa famille, ses amis et les autres, il serait solitaire, éphémère et impossible.

Un homme véritable vit avec et pour les autres, c'est en cherchant à réaliser leur bien-être qu'on cultive pour soi. Car avec le bon sens commun vient le bien individuel dignement rétribué.

Ce sont les autres, les amis, car ils te comprennent dans le malheur mais aussi partagent ou s'associent à votre joie; mais plus encore les adversaires sinon les indifférents qui te servent le plus, car ils vous donnent la force de vous sentir encore plus important. Ils vous honorent en vous poussant à aller au-delà de vous-mêmes pour éviter qu'ils ne vous écrasent.

C'est en terme militaire, lorsque l'assaillant se trouve dans une situation qui l'oblige à combattre avec une tactique de lutte contre l'encerclement, qui l'entraînerait à l'anéantissement par

étouffement, sans possibilité de repli.

C'est eux qui rendent le combat difficile, compliqué et éveillent en nous cet esprit de bravoure, de lutte acharnée.

Dans le même ordre, n'est-il pas souhaitable qu'on vienne en aide à un handicapé, mais cette aide ne devrait-elle pas lui permettre de pouvoir se chercher un avenir, se diminuer sinon supprimer la dépendance, qui devenue dépendante, place l'esprit dans l'espace plus irrationnel?

Ce n'est pas avec une pièce de 10 francs ou de 20 francs, pas encore avec un fruit qu'on offre tous les jours, en particulier les vendredi de chaque semaine devant les magasins comme T-2000, Boulangerie Athénée ou ailleurs... à un nécessiteux qu'on lui vienne en aide vraiment.

Si on y regarde de près, cette aide ne démobilise-t-elle pas le récepteur qui aurait tendance à accepter la fatalité et baisser toujours les bras, devant son impuissance et croire finalement que tout lui viendrait du ciel. Tous les problèmes et leurs solutions!

Chercher à lui donner accès à la formation, à la conscientisation et au travail autant que faire ce peut, et cela demande bien sûr que les plus valides acceptent cet appel du 15 janvier 1989 où le Président HABYARIMANA a donné dans l'orientation de politique générale, la Solidarité comme l'un des quatre nerfs-guide de la politique susceptible de mener tout son peuple sans qu'il n'y ait d'oublié vers le progrès bien compris.

Cette solidarité suppose évidemment que main dans la main, tout le peuple rwandais se lève et marche, houe et serpette bien tenues pour défricher la pauvreté; cela exige bien sûr la tranquillité de nos coeurs et de nos esprits qui nous aidera à enterrer à jamais les jalousies, les haines, les divisions et cultiver en même temps la concorde, la confiance mutuelle qui appellent le partage. S'intéresser moyennement de ceux qui savent se débrouiller pour tirer de l'obscurité ceux qui ne sont pas encore éclairés, en leur montrant le chemin pour qu'ils ne se perdent à jamais. C'est aussi cela la solidarité entre rwandais. C'est la main dans la main des filles et des fils du pays que chacun de nous devrait aider à confectionner pour que nous nous sentions tous à l'aise dans le même jeu.

Cette solidarité exige que chacun de nous sache se dépasser, accepte la diversité de notre être dans le sens de la complémentarité. Celui qui peut plus accepte que ce plus s'ajoute à ce moins de celui qui peut moins sans s'en plaindre, même si apparemment le plus faible recevrait dans ce cas une récompense qui semble supérieure à sa production; pour que nous devenions tous des moyens. C'est cela l'ubuntu du rwandais atavique, du rwandais de l'âme de Dieu.

Cette solidarité devient effective avec les institutions devant protéger les faibles et leur garantir leur appartenance à la société-mère au même titre que leurs concitoyens avec suppression de toute attitude minorisante et complexante.

C'est dans cette solidarité que la Caisse Sociale trouve sa raison d'être. La Caisse Sociale rassemble les cotisations des

travailleurs pour qu'au moment où l'un ou l'autre d'entre eux, affaibli dans ses capacités de travail suite à un accident de travail, maladie ou vieillesse, puisse obtenir une aide qui lui permette de continuer à s'entretenir.

Jamais la Caisse Sociale ne peut enrichir personne, elle ne satisfait même pas les besoins élémentaires d'un nécessiteux, peut-être, ne réunit-elle pas encore les moyens pour trouver une réponse?

Prenons l'exemple d'un travailleur qui touchait trente mille francs et qu'après un accident ou un malheur quelconque, la Caisse Sociale doit lui venir en aide.

Elle ne dépasserait pas les trente six mille francs, imaginez ce qu'on devient si on doit perdre du travail, si on doit se loger, avec des travailleurs à la maison pour vous aider, avec le confort nécessaire à la maison pour vous servir dans votre état. Une habitation qui remplisse ces conditions ne pourrait pas du tout coûter moins que soixante mille francs, et peut-on vivre, se faire vivre si on a une famille avec un déficit perpétuel de 24 mille francs par mois de manque à gagner au logement, en plus des salaires des employés de maison, et l'entretien d'une modeste famille soit-elle, et finalement s'enrichir!

C'est dans cette solidarité que la Caisse Sociale du Rwanda ferait plus d'efforts à chercher les moyens les plus adéquats pour servir le travailleur dont les capacités de travail ont été altérées et cela, le faire dans le souci de le mobiliser encore davantage au-delà des apparences.

Mais franchement, a-t-on entendu dans l'histoire du monde où les rentes d'incapacités ou d'autres indemnités de toutes sortes, importantes soient elles, aient réparé une main amputée, une langue coupée, une jambe endormie! Nulle part sur la planète. La rente donnée par la Caisse Sociale est une participation à la reconstruction d'une image irrécupérable, même si pratiquement ça donne un peu de souffle, un peu de « mou ». Jamais les indemnités quels que soient leurs volumes ne seraient prises pour objets de substitution d'un membre, d'une partie d'un corps humain perdu, car ce serait dire que nous autres nous sommes des choses!

C'est en lui facilitant l'octroi d'avance sur rente et prêt pour achat véhicule ou prêt pour construction que la Caisse Sociale mettrait sincèrement sa principale mission en exécution, aider l'assuré en nécessité à pouvoir subsister.

Associer les accidentés de la vie dans les débats qui concernent directement ou indirectement leur avenir, serait l'une des meilleurs voies de s'occuper d'eux.

Cette solidarité prônée par HABYARIMANA Juvénal exclut toutes les tracasseries administratives dont l'handicapé en général est victime surtout lorsqu'il désire obtenir un crédit ou un emploi correspondant aux capacités de chacun sans s'en tenir aux préjugés dont certaines gens sont vecteurs. Cette solidarité demande évidemment que nous n'acceptons pas tête baissée que le ciel nous est tombé dessus et que nous ne ferons plus rien.

Acculé à la résignation, on a opté pour le suicide moral. Et un homme sans moral est un homme sans idéal — un de perdu. C'est le moment de réveil ou jamais dans la transparence et la paix pour que l'avenir nous soit enviable.

C'est dans cette solidarité qu'on pourrait juguler la problématique de la mendicité.

Chez nous on peut distinguer deux catégories de mendiants; il y a d'abord les mendiants par obligation, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent subsister que par ce moyen parce qu'ils sont incapables de travailler leur état physique ne le leur permettant pas.

Puis, les mendiants occasionnels, ceux qui, bien portants, n'ont pas d'autres moyens d'assurer leur subsistance même s'ils sont capables de travailler, se trouvent dans l'impossibilité de se trouver une embauche, ils sont dans une telle pauvreté que leur amour-propre n'a plus de sens. Ils ne cherchent qu'à survivre. Ils n'ont besoin que d'encadrement.

Comment peut-on venir en aide à ces nécessiteux? Il faudrait créer une Caisse Nationale de Soutien des plus démunis.

L'Etat et les bienfaiteurs pourraient approvisionner régulièrement cette caisse.

Cet argent d'abord aiderait à construire un Centre National d'Accueil avec toutes les infrastructures nécessaires. Et il faudrait faire en sorte que le centre soit productif en

utilisant les gens de la deuxième catégorie moyennant un petit salaire, car ils sont logés et nourris, après un certain temps, quand ils auraient les moyens de se débrouiller, ils pourraient quitter le centre. Tandis que pour la première catégorie, la majorité d'entre eux ne pourraient pas quitter le centre.

On pourrait aussi rentabiliser le centre en lui donnant une parcelle importante qui serait exploitée par les travaux communautaires de développement et par les mendiants d'occasion. Pour cela, le centre serait idéalement construit à Kigali pour des raisons de sécurité, facilités des soins, facilités de coup de main avec les travaux communautaires de développement par des militaires, des prisonniers et des fonctionnaires de la Capitale...

Cela suppose évidemment qu'il soit impossible d'aider un mendiant chez lui, car on ne peut jamais devenir mendiant lorsqu'on avait chez soi. Et si cette aide se donnait de façon aussi disparate, elle ne profiterait nécessairement pas aux principaux destinataires. Car l'objectif ce n'est pas d'empêcher de mendier dans les villes pour aller le faire sur les collines, dans les milieux qui leur sont familiers, ce serait plutôt très déprimant et grandement humiliant encore, il faudrait peut-être, nous laisser penser qu'aider un mendiant, c'est essayer de lui faire comprendre qu'on lui donne parce qu'il est encore quelqu'un et qu'on a besoin de lui. Il faudrait donc exiger qu'il fasse quelque chose.

Cela suppose la création dans le centre précité, des ateliers d'artisanat adaptés; des lieux de loisirs comme terrains de jeux,

classes de cours de musique, d'alphabétisation... On se souvient de Mozart.

Dans notre combat permanent, dans notre lutte quotidienne, on ne lutte pas pour soi mais on lutte tout seul, disait Ségol.

Et pourtant, tout homme quelle que soit sa force, en lui seul ne peut rien. On est toujours handicapé, on a toujours besoin des autres, on est en fait incomplet, assoiffé d'ajoute en permanence.

S'il vous arrive un malheur, ne vous posez de questions de savoir pourquoi celui-ci ou celui-là ne vous vient pas en aide, ne vous étonnez pas également de son indifférence. C'est que le malheur apparent est vite remarqué comme un accident, une grave maladie...

Mais le malheur est partout, car si quelqu'un ne vous répond pas, alors que votre appel était justifié, c'est que celui-là ne connaît pas la valeur d'une réponse, le don d'en soi.

Il est donc minable non! Egoïste, au malheur imprévu, on se retrouvera seul. Car dans les mauvais moments, seuls les véritables amis vous resteront, les autres, les profiteurs patentés, les charlatans... disparaîtront de votre cercle.

Il n'est pas facile d'avoir de vrais amis, mais tâchez d'en chercher le maximum possible.  
Mais comment les choisir?

Un ami c'est quelqu'un qui t'accepte tel que tu es, tout en cherchant à t'aider pour que la majorité de ton entourage se sente à l'aise avec toi.

Un ami, c'est celui-là qui voit normal, qui comprend qu'un myope ne serait voir les objets plus proches sans lunettes et l'aide à les trouver s'il est dans les difficultés de s'en procurer tout seul.

Un ami c'est sûrement celui qui vous aide à vous fixer un avenir, c'est celui qui vous donne les moyens de pouvoir patienter et être fier de soi, ce qui implique l'amour du travail dans tous ses sens.

C'est dans cette solidarité que nous devrions refuser toute forme d'exclusion y compris dans notre langue ou plutôt notre langage qui favorise pas notre solidarité à solidifier vraiment pour toutes les couches de la population. Je n'ai pas cessé de m'étonner que les gens, même les amis parmi eux les intellectuels, me disent :

— Ecoute Capitaine, « akamuga karuta agaturo », ( pour dire qu'un impotent vaut mieux qu'un revenant ), toi tu es capable de travailler, tu es encore toujours utile ! Cela semble qu'on en doute non !

Mais dire que SIMBIKANGWA est ikimuga, cela m'est inacceptable. Je sais qu'il y a des choses qui me soient inaccessibles par mon état physique, c'est autant qu'un apparemment valide dans d'autres domaines où il peut se retrouver l'homme de la rue par exemple. Pourtant dire que

«Nagize impanuka » pour signifier que c'est un accidenté de la vie, me paraît exact. Car cela signifie qu'une partie de mon physique a été d'une façon ou d'une autre affectée à un moment de ma vie, pas un cœur broyé, pas un cerveau et un esprit déplacés comme dans le cas de yamugaye pour dire qu'il n'a plus de fond.

Pensez à un pot troué à l'origine du mot ikimuga. Un ikimuga c'est un pot qui dans le temps a bien servi, mais qui maintenant ne le peut plus car il manque d'intango et s'il en a, il est troué de toutes parts, ne sait donc plus contenir la nourriture directement consommable. C'est donc un vide continu qui ne peut garder en lui quelque chose de vraiment précieux. C'est en fait un objet inutilisable, sinon placé à la poubelle, au placard pour conserver de vieux outils, qu'on emploie très rarement ou plus jamais. Un ikimuga c'est aussi un objet qu'on ne veut pas que le public voit parce qu'il est vieux, mauvais, troué, sale et une fois éventé, indisposerait les gens, ou les amuserait comme objet d'art placé dans un musée. Un handicapé, c'est un homme dont les aléas de la nature ont créé sur lui des représentations qui creusent dans nos cœurs et dans nos esprits des « pierres de fond » qui nous obligent à posséder Dieu en permanence.

A l'hôpital, on a puisé dans mon corps des dizaines et des dizaines d'éprouvettes de sang, j'ai passé plus d'une quinzaine de fois sous les appareils de scrutation, des RX au je ne sais..., la physiothérapie, l'érgothérapie, la knésithérapie,

l'acupuncture..., la médecine a tout fait. J'ai été consulté par pas mal de médecins, des Belges, des Pakistanais, des Rwandais bien sûr, un frère qui étudiant aux USA avait présenté mon cas à un professeur d'université... La réponse était que nulle part au monde on n'avait pu réussir à pratiquer la greffe de la moëlle épinière chez un être humain jusque lors. J'ai consulté nos «guérisseurs ». Je me suis rendu compte que la médecine peut rendre des coups de mains mais sans décider. Alors que chercher le salut chez un sorcier, revient à demander à un âne de conduire une armée au champ de bataille. Franchement, j'ai pas manqué d'amis ni d'argent pour me faire mieux soigner. J'ai découvert partout les limites les plus criardes de l'homme, de l'aryen de Hitler à l'homme noir de Botha. Seul Dieu est fiable, peut guérir, soulager et aider. Il est seul puissant. Les dictateurs, les milliardaires, chacun dans son domaine, apparemment fort, n'est que grossièrement fragile comme une feuille d'«urudega»<sup>8</sup> ou d'«umunyanja»<sup>9</sup> sous une patte d'éléphant. Un petit malheur apparent leur rendrait comme un bébé demandant à sa maman de lui donner la lune. Je n'appellerais pas un cultivateur à cesser de labourer son champ parce que son action est sans issue, même si c'est vrai !

Je l'appellerais pour lui demander de le faire pour sa survie, pour pouvoir maintenir sa lutte, bien sûr très caduque, éphémère ... dans cette précarité sans nom. J'insisterais à lui demander de donner sans réserve une partie de sa récolte à celui qui en a impérieusement besoin, car se donner aux autres dans l'amitié, c'est cela vivre et mieux vivre.



Se donner aux autres sans réserve et avoir confiance à l'au-delà, cela relève de la grande méditation, or dans notre vie de tous les jours, nous ne pensons pas assez, nous ne travaillons pas avec réflexion, soutenue souvent, nous agissons à partir des réflexes déjà acquis par nos habitudes et par environnement et nos réactions arrivent souvent spontanées. Bien sûr, on peut se poser la question, combien est-ce que je prends réellement de temps par jour pour réfléchir de moi-même sur un sujet ou une autre sans contrainte extérieure, sans incitation du dehors de moi-même ? Je dirais que pas assez sauf par devoir, devant un sujet de concours, de rédaction..

Mais a-t-on pensé à regarder autour de soi ?

A-t-on pensé à soi, à pourquoi de ci ou de ça au moins quelques minutes par jour ? Je suis convaincu que si nous prenions quelque temps pour réfléchir, le monde serait meilleur, les chicanes, les magouilles diminueraient considérablement au profit du bon sens, de la complémentarité et du pragmatisme.

Certains gens, les athées en particulier affirment que c'est dans le malheur que l'homme se met à croire en Dieu suite à la peur afin de se créer une espérance. Je ne partage pas cette idée car simplement, on ne pense pas à Dieu car rien ne vous y pousse — On manque ce moment de méditation, de réflexion soutenue, approfondie sur soi-même, sur l'entourage, la nature. Cinq minutes de réflexion sur notre être ne donneraient-elles pas une réponse satisfaisante à cette interrogation ? Et les cinq minutes par jour seraient amplement suffisantes pour découvrir, explorer encore les sens les plus mystérieux de notre essence.

Regardez autour de vous, les arbres, les herbes, les bêtes, les hommes, les objets inanimés... sont complémentaires, rien ne devrait se passer de l'autre, mais paradoxalement, contrairement à ce qu'on pourrait croire d'emblée, l'homme est le plus dépendant des autres créatures, un arbre, un animal... peuvent exister sans compagnie de l'homme, mais l'inverse est-il concevable ?

Mais c'est que l'homme dans la nature est le plus fragile des créatures, mais aussi le plus fort par sa conscience. Ce qui évidemment nous distingue des autres créatures. Je n'aurais jamais honte de poser la même question nous venue du quaternaire, et nous posée toujours :

— Qu'ai-je fait avec ma conscience, pour l'épanouissement de mon entourage ?

Je sais, les arbres eux ne pourraient pas répondre. Oui, dois-je faire un effort ?

Dépasser visiblement cet arbre car, lui c'est les racines, le tronc, les branchages et la terre dans laquelle les racines sont fixées pour soutenir le tronc et le reste. Mais a-t-on vu un arbre coupé aux racines continuer à vivre ? Avec ou sans jambes, suis-je vraiment ? Dans l'affirmative, où seraient mes racines ?

Dans ma note, j'ai usé bien sûr de ma liberté car je suis libre comme tout et chacun dans mon pays. Mais je me suis abstenu bien sûr de chercher à connaître celui qui aurait dit : « Plaçons ça ! ». Pour arriver à cela, je me suis servi de Dieu, non comme couverture, mais comme seule source capable de pouvoir ; comme moyen unique de support ; comme seul être

capable de fournir le courage de se dépasser et pardonner.

Puis je me suis dit :

— Que cette paix nous soit durable et irréversible dans notre Urunana à rendre indestructible par une perpétuelle redynamisation de notre barque.

Pour mes grandes imperfections dans cette démarche — c'est que mon stylo et ma tête avaient choisi la solitude contrairement à mon enseignement.

## VOCABULAIRE

**Impoma**<sup>1</sup> = Wing responsable du maniement des armes et explosifs.

**Bazinari**<sup>2</sup> = Caporal décédé des suites d'arrêt respiratoire lors d'un cross country.

**Amenyo ni amabuye**<sup>3</sup> = Il ne faut pas s'enorgueillir des choses qui ne sont pas chères.

**Umukobwa aba umwe agatukisha bose**<sup>4</sup> = Une erreur commise par une dame peut être endossée par toutes les autres.

**Banzukenyere**<sup>5</sup> = Voie d'escalade au petit rocher de Bigogwe où le départ est difficile.

**Ibibi birarutana**<sup>6</sup> = De deux maux, il faut choisir le moindre.

**Ubukeye bwishakira icyo burya**<sup>7</sup> = A chaque jour suffit sa peine.

**Urudega**<sup>8</sup> = Sorte de légumineuse

**Umunyanja**<sup>9</sup> = Plante rampante et visqueuse



*La fierté de souffrir  
pour  
mieux servir*

